

POESIA



RASSEGNA INTERNAZIONALE
DIRETTA DA

MILANO REDAZIONE
VIA SENATO 12

F.T. MARINETTI

N. 1-2-3-4

ALBERTO
MARTINI
1905

Febbraio-Marzo-Aprile-Maggio

Anno III. - 1907

GIOSUÈ CARDUCCI ET GABRIELE D'ANNUNZIO

Riproduciamo dal Gil Blas, questo Premier-Paris del nostro direttore F. T. MARINETTI collaboratore del grande quotidiano parigino :

Que de fois j'ai pris la plume pour exercer mon ironie sur l'œuvre de Gabriele d'Annunzio et que de fois la plume a glissé sournoisement entre mes doigts au spectacle enchanteur et toujours amusant de sa vie bariolée de tous les rayons de la fortune. En vérité, sa seule présence suffit à désarmer la satire et le sarcasme de ses ennemis et de ses détracteurs systématiques. Je ne suis pas de ces derniers, Dieu merci ! car une violente sympathie personnelle m'oblige toujours à admirer en lui le séducteur prestigieux, l'ineffable descendant de Casanova et de Cagliostro et de tant d'autres aventuriers italiens dont la finesse, le courage victorieux et l'infatigable stratégie diplomatique demeurent légendaires. Je ne puis guère saluer l'auteur du « Feu » sans humer avec volupté le mystérieux parfum de veine et de roublardise que répand son geste féminin.

Dès ma première rencontre avec lui, j'ai subi le charme pénétrant que dégage son corps vibrant et onduleux aux souplesses enfantines de jeune arbuste printanier, ce corps acide d'éternel adolescent, que son étincelante calvitie, le teint roussi de ses joues desséchées, les six poils de ses moustaches et les trois crins fauves de sa barbiche ne parviendront jamais à vieillir.

Car il a toujours le plus frais sourire du monde, un sourire plaintif de chevreau qui bêle vers sa mère, si bien que l'on évoque involontairement les clochettes des troupeaux aériens, suspendus très haut sur les pâturages alpestres.

Oh ! ce n'est pas là un portait définitif, et je tâtonne au hasard pour fixer les traits essentiels de cet homme impressionnant. Mais voilà que, tout à coup, en regardant le buste grandiose de Giosuè Carducci, puissamment modelé par le sculpteur Butti, et dont la masse imposante et neigeuse creusée d'ombres irritées éclate sur le fond rouge de la scène, j'ai enfin entrevu dans la mignonne figure de Gabriele d'Annunzio la plus fascinante et inoubliable des courtisanes parisiennes. N'y avait-il pas, en effet, dans la grande salle du théâtre Lirico, l'innombrable froufrou d'une somptueuse robe sortie de chez Paquin, de Madame la Gloire en personne portait avec une élégance surnaturelle ? C'était un de ces merveilleux nuages de soie, de brume, de désir et de rêve, qui, déferlant sur le corps de l'invisible et présente déesse, se prolongeait magiquement dans des remous de dentelles écumantes et de fleurs dont rayonnaient les femmes du parterre et des loges.

Des amas de roses vivantes et de violettes émues qui applaudissaient de tous leurs parfums et de toutes leurs couleurs, voilà ce que charriait la traîne bruissante de la Gloire d'Annunzienne.

Mais j'oubliais un instant les dessous affriolants de cette robe illustre et leurs succès historiques pour étudier d'un coup d'œil de couturier savant l'agrafe qui retenait l'étoffe royalement drapée sur les épaules un peu lasses, mais non courbées, du poète. Car le mirage s'évanouit et c'est bien Gabriele d'Annunzio sanglé dans son impeccable redingote qui s'avance vers la rampe côte à côte avec le marquis Ponti, maire de Milan, dont la parole claire et le geste élégant proclamèrent à la foule l'importance exceptionnelle de cette cérémonie nationale.

Un applaudissement aussi affectueux qu'enthousiaste couronna le discours de ce citoyen éminent qui jouit justement d'une sympathie universelle.

C'est alors que parmi l'anxiété aiguë, Gabriele d'Annunzio, oubliant tout à coup le nom fulgurant de Carducci, se prit à faire un magnifique éloge de la ville de Milan, avec la désinvolture d'un dauphin qui pique un plongeon à des profondeurs incalculables, pour se garer des rayons trop violents du soleil.

La salle, absolument bourrée, engoncée de monde, interrompit de bravos frénétiques cet exorde inspiré sur la richesse grandissante de la Lombardie et sur la fièvre véhémement de ses foyers industriels.

Les couloirs desservant la scène et le parterre, tous remplis — comme des boudins — d'une foule qui ne voyait rien et entendait peu, exprimaient tant bien que mal leur reconnaissance, en giclant hors des trous des loges, des flots pressés de jolies femmes, telle une farce appétissante.

Que ces images gastronomiques me soient pardonnées ! Songez que l'atmosphère du Lirico était on ne peut plus savoureuse... tout y était piquant et rehaussé de goût, et l'orateur enduit du miel doré de l'Hymette, était vraiment à croquer, près de sa lampe électrique, abat-jourée d'un coquillage de soie !

Les Milanais, qui ont l'esprit très positif, murmuraient ironiquement que ces éloges étaient, au fond, un hors d'œuvre dans une commémoration de Carducci. Et d'Annunzio, qui le savait bien, déployait une finesse diabolique pour démontrer que le grand poète des « Odes barbares » n'avait vraiment chanté dans ses poèmes que la grandeur de la capitale industrielle de l'Italie, du moment qu'il avait parlé de Milan dans la « Canzone di Legnano ».

N'était-ce pas suffisant ?

Il fallait aussi que les examinateurs fussent bien sévères pour

coller un étudiant qui sortait avec autant d'ingéniosité de la redoutable question posée, et racontait avec autant de grâce, ce qu'il jugeait tout simplement utile au succès de son examen.

Et cependant, de grands papillons bleus, peut-être égarés sur l'haleine que le printemps souffle déjà sur la ville de Milan, voletaient ironiquement dans la salle pour évoquer sans doute l'âme agreste de Virgile sur la tête de l'éloquent et légitime successeur du Dante. Le froufrou de leurs ailes durant les pauses de silence, luttait avec le grignotement des plumes que menaient sans fin les journalistes attablés au fond de la scène, derrière un rideau de verdure.

Oh! presque rien, une grande feuille de vigne sur l'impudeur de Notre-Dame la Réclame, car Gabriele avait dit, sans doute: «Pouah!... cachez-moi vite cette femme nue.»

Malheureusement, le froissement nerveux de ces petites ailes désespérées s'éteignit peu à peu, sous la voûte, et le crissement des plumes immortalisantes continua seul à énerver l'orateur qui s'agitait de plus en plus sur son siège, accélérant sa lecture.

Si bien que les journalistes, abrités à l'ombre de leurs palmiers, travaillaient fiévreusement le sable fuyant de leur copie, où Gabriele d'Annunzio a, dit-on, jeté les fondements de son œuvre.

Je ne partage pas cette opinion malveillante, car voici que je bondis tout à coup d'enthousiasme et j'applaudis chaleureusement l'admirable description de l'agonie de Giosué Carducci.

Mais cet écolier de génie ne possédait vraiment pas son sujet; d'aucuns prétendent même qu'il voulait le faire oublier à ses examinateurs.

Le fait est qu'il lâcha une seconde fois Carducci pour nous instruire sur la grandeur de l'Europe.

« L'Europe n'est pas décrépite, déclara-t-il... en voulez-vous un exemple? Regardez donc l'Allemagne, son intelligence multiforme, ses innombrables usines... les chapeaux de ses femmes... ses chemins de fer... les moustaches de son empereur etc. »

Ah! non vraiment je ne m'attendais pas à cet éloge de la puissance tudesque, en ce moment où la Triple-Alliance est quelque peu relâchée.

Les dames milanaïses s'ennuyaient ferme dans la salle devant ce déballage de pacotilles historiques, d'autant plus que l'écolier n'avait pas trop l'air convaincu, ayant toujours tout ignoré de l'Histoire, sauf qu'elle est à genoux pour lui préparer un piédestal.

Les professeurs qui tiennent toujours à ce que l'on soit bien dans le sujet, commencèrent à agiter convulsivement leurs têtes chauves, ce qui produisit sur la scène un prodigieux effet de poissons frétilants et désespérés dans une bordigue; et l'irritation se

serait sans doute propagée avec rapidité, sans le nom de Trieste qui mit tout à coup le feu aux poudres de l'enthousiasme, éclatant devant la coubette enfantine de Gabriele d'Annunzio. Celui-ci satisfait reprit d'une voix monotone, son cours sur la politique étrangère, nous annonçant pompeusement l'immortalité de la race, la force des ancêtres et de la terre, et autres idées que j'avais déjà goûtées dans Maurice Barrès. Puis il nous tissa l'éloge de la renaissance actuelle de l'Italie, qu'il déclara très importante étant donnée l'ineptie de ses gouvernants, ce qui fit un vif plaisir au peuple entassé dans les hautes galeries.

Au fond, j'approuve sans restriction Gabriele d'Annunzio de ne pas s'être départi de son habituelle souplesse diplomatique. Il y a deux mois, dépité par des critiques acerbes, l'auteur de « Plus que l'Amour », avait déchaîné un orage d'injures jupitériennes sur la tête du public et de la presse; mais ce ne fut là que l'emportement passager d'une jolie courtisane qui a des cors aux pieds.

L'Italie ne se souciant guère de ses invectives, l'infatigable anguille de son esprit parut un instant prisonnière des varechs...

Le voilà remonté à la surface grâce aux éloges qu'il décerna à la ville de Milan et qui lui seront un brevet valable pour le succès de ses pièces futures. Chose probable, car les spectateurs italiens empêtrés dans l'ennui, l'auteur de « La Fille de Jorio » sera toujours leur providence.

Qui, mieux que lui, peut leur offrir un résumé aussi savoureux de toutes les littératures européennes d'avant-garde et les tenir au courant des imperceptibles mouvements de la sensibilité mondiale? D'autant plus qu'il harmonise soigneusement les tons les plus divers et que, pour avoir accueilli dans son sein tant de fleuves étrangers, la mer de son œuvre poétique n'en est pas moins transparente et profonde. Ce qui resplendissait à mes yeux, sur la scène du Lirico, c'était la volonté infatigable de ce travailleur acharné, pour lequel Buffon a peut-être écrit: « Le génie est une longue patience ». Je ne lui reprocherai donc pas d'avoir, en parlant de Carducci, comme partout ailleurs, accueilli dans la vaste hôtellerie de son style les pensées et les images des autres. Il les a reçues non comme des hôtes de hasard, mais comme des clients riches et sérieux que l'on soigne de toute façon et dont on bourre la note. Qu'importe si la voix grêle et chevrotante dont il appelle son public, dénonce un peu l'épuisement de son gosier râpé jusqu'à l'usure par la saveur forte des littératures ingurgitées?

Ce dont je me plains, c'est qu'il ait oublié dans son discours de nous dire en quoi consiste exactement la grandeur immortelle de Giosué Carducci, à savoir la force d'un génie qui sut reforgier la langue italienne et l'assouplir pour dresser jusqu'au ciel les

vaillantes architectures de certains poèmes qu'on dirait creusés dans le granit, tels les temples persans sur les hauts plateaux asiatiques. Durant tout son discours, le poète des « Odes barbares » n'était pas là ; et l'angoisse enthousiaste de la foule attendit vainement que d'Annunzio lui parlât des grands vers sonores, brandis jadis comme des lances sur la tour degli Asinelli, et tour à tour tendus comme des catapultes ou soulevés à la manière des antiques béliers de bronze devant la muraille du pédantisme lâche et de l'hypocrisie. Ah ! je suis donc bien jenne, moi, puisque au seul souvenir de ces belles strophes le sang me bat au cou et le cœur me saute dans la gorge !

Feint-il donc de ne pas admirer l'allure cadencée et dansante de ces chansons printanières que le grand Carducci lançait dans les prairies de nos âmes tels des poulains éblouis de joie, pénétrés de soleil et de parfums végétaux ?

N'a-t-il pas goûté ces vers puissants dont les rimes, soudain alourdies de tendresse, se mêlent et se fondent comme les ombres de deux fiancés dans la suavité du crépuscule ?... Voilà des lacunes très graves ; mais on lui pardonnera tout et toujours, et l'on cadencera de bravos son allure jeune et fière quand on le verra passer sur sa célébrité avec le seul rayonnement de sa calvitie, comme sur un pont dont les rampes de bois plein montent jusqu'aux épaules.

Tous savent qu'il eut longtemps, cet arriviste acharné, le rampement sinueux d'une chenille entre les pierres.... Qu'importe, puisque son geste enseigne aujourd'hui au monde qu'il faut, selon le mot de Léonard, empoigner la fortune aux cheveux, face à face, car son crâne est chauvre par derrière.

C'est pourquoi cet homme qui ne gaspilla jamais ses chances et qui fut toujours avare de son temps, se trouvant enfin satisfait du succès, leva la séance en disant, en guise de conclusion : « Mais il y a des aurores qui ne sont pas encore nées ».

Gabriele d'Annunzio veut peut-être dire par là qu'il ne voit pas autour de lui un rival ou un remplaçant vraiment digne d'exprimer l'âme chantante de la péninsule italique. Il oubliait Giovanni Pascoli, l'immortel génie des « Poemi conviviali », Giovanni Pascoli, le plus grand poète italien vivant, qui ne tardera pas à être consacré poète national de l'Italie contemporaine.

Qui sait ?... Car Giovanni Pascoli n'a pas le charme de Gabriele d'Annunzio. C'est un pur poète dont le style n'est guère hospitalier aux images des autres et son œuvre n'est, certes, pas, comme l'œuvre du divin Gabriele, le fascinant Montecarlo des littératures ! Giovanni Pascoli, qui ne sait pas sourire aux croupiers, aura-t-il une chance aussi durable au trente et quarante de l'immortalité ?....

F. T. Marinetti.

“ P O E S I A , ”

UNICA RASSEGNA INTERNAZIONALE DI POESIA

DIRETTA DA

F. T. MARINETTI

ha pubblicato nei suoi 28 primi numeri versi inediti di Gabriele D'Annunzio, Giovanni Pascoli, Mistral, Paul Adam, Gustave Kahn, Henri de Regnier, Maclair, Mœterlinck, Francis Jammes Marradi, Colautti, Ada Negri, Hélène Vacaresco, Comtesse de Noailles, Paul Fort, Verhaeren, Rachilde, Neera, Déhémel, Arno Holz, Arthur Symons, W. B. Yeats, Moreas, Salvator Rueda, Marquina, De Bosis, E. A. Butti, Edouard Schuré, F. Viélé Griffin, Jules Bois, G. P. Lucini, Francesco Chiesa, Domenico Tumiati, Giovanni Borelli.

IL NUOVO GRANDE CONCORSO DI "POESIA"

La nostra rivista, considerando la poesia come elemento essenziale di ogni creazione letteraria, à deciso di attribuire un premio di

Lire 3000

ad un ROMANZO ITALIANO INEDITO.

1. - È lasciata ai concorrenti la più assoluta libertà circa il soggetto e il genere del romanzo.
2. - Il romanzo premiato sarà pubblicato e diffuso per cura ed a spese di POESIA nelle proprie edizioni.
3. - Sul guadagno netto che darà la vendita l'autore percepirà' il 50 0/0.
4. - Il resto sarà devoluto al fondo premi per i successivi concorsi di POESIA.
5. - Ogni manoscritto potrà essere firmato col nome o con un pseudonimo, e dovrà' essere accompagnato dalla bolletta d'abbonamento 1907.
6. - Il prezzo d'abbonamento a POESIA è di L. 10, e deve essere mandato direttamente alla nostra amministrazione (Via Senato 2, Milano) mediante cartolina vaglia.
7. - La chiusura del Concorso è fissata improrogabilmente al 30 Aprile 1908.



OCHI MONTANI

CALLIOPE

Poema di FRANCESCO CHIESA ⁽¹⁾

Affrontare con un esame critico il Poema civile di Francesco Chiesa non è facile compito se critica debba intendersi, qualche volta, in Italia, non cronaca — o meglio — cronachetta di metri e di sillabe dittatoriamente ansimata da spiriti contumaci ai Tribunali della Poesia, bensì indagine serena e, possibilmente, completa delle ragioni e dei valori etico-estetici che l'Opera chiude nella sua sostanza profonda.

Francesco Chiesa lo ha tanto preveduto che ha scritto, al Poema suo, una prefazione la quale è veramente ammirabile per agilità di tono e splendore di coscienza, per vigoria di analisi e giustezza di sintesi e che, soprattutto, riesce grandemente utile al lettore perchè, come un preludio di Wagner, prepara, col pensiero, il senso alla perfetta penetrazione dell'Opera di idee e di suoni.

L'Autore, intitolando «Calliope» il Poema definitivo, ha voluto dargli l'intonazione epica propria della poesia civile. E, in vero, la sua Trilogia sembra scritta con la rigida fermezza che, nelle immagini greche, la Musa manifesta puntando lo stilo fantasioso sulla tavoletta e tenendo, nella mano altra, la tromba guerriera: anche, come nella pittura d'Ercolano, serbandò il rotolo dove la storia degli uomini e delle città è conclusa. «La Cattedrale» che s'ispira ad uno dei monumenti storici lontani in cui l'Uomo, riponendo minor fede nella propria potenza individuale e maggiore, quindi, nella Divinità, meno si è sentito principe e più suddito («il medioevo»): «la Reggia» che s'ispira a quella, fra le età prossime, in cui l'Uomo si è sentito più sicuro di se stesso, più libero d'ogni esterna coercizione, più potente e desideroso di conquista («il rinascimento»): «la Città» che s'ispira ai tempi nostri, che ne è il Poema specifico, che entrambi quei sentimenti conferma, certe forme della nuova vita lumeggiando come segni ed effetti del sentimento di dominio e certe altre come conseguenze e trasfigurazioni del sentimento di religione («l'oggi»). Ecco il Poema.

(1) CALLIOPE, poema di Francesco Chiesa. — Società Editr. «Avanguardia» - Lugano.

Ognuna delle tre parti ha il suo carattere tipico cui la uniformità assai apparente del «sonetto» non giunge affatto a confondere e nemmeno ad alterare. Si potrebbe, tuttavia, con un Poeta quale Francesco Chiesa, ragionare alquanto di questa rigorosa e, oserei dire, trappistica sua elezione formale.

A parte considerazioni di stretto ordine tecnico, una cattedrale gotica in genere, quella di Milano in ispecie, può legittimamente apparire strano sia cantata a mezzo del «sonetto», forma di canto che, per quanto virtuosa, non è la più propria ad un consecutivo dis freno dell'impeto psichico verso altitudini d'infinito.

Bisogna riconoscere che l'Autore sia un ben consumato artefice se per ognuno dei sessanta sonetti, onde si compone la prima parte del Poema, abbia saputo dire, con modi quasi sempre sciolti ed alati, ciò che la miriade marmorea di elementi profondi ed eccelsi del Tempio Visconteo canta, in mille guise vocali, ai nostri vagabondi spiriti di scettici trasognati. Non nascondo — e tengo a dirlo su queste colonne di «Poesia» — che, ancora entusiasta della rima per sè e per le sue risorse creative in rapporto all'originalità delle trovate di musica e di pensiero nella poesia italiana, con un soggetto come questo avrei adottato metri e strofi diverse, per non dire, adirittura, che mi sarei abbandonato, liberamente, al verso libero od alla prosa. In fine nel Poema di Francesco Chiesa non è che un solo prepotente anelito di liberazione spirituale: è il Poema della civiltà che è divenuta e che vuole divenire: è il Poema che crede alla grandezza delle rovine di Roma perchè crede alla grandezza che, un giorno avranno le rovine delle nostre città di ferro: è il Poema che ama i barbari perchè essi stroncano la pianta quando le radici contengono ancora forza di germogliare. Vorrebbe essere il più antico e il più moderno dei Poemi: il Poema classico del passato e dell'avvenire. Avrebbe potuto sorgere architettonico senza apparire trigonometrico, così.

Co' suoi difetti, il «Laus Vitae» d'annunziano, a parer mio, sa appunto dare, nel disegno e nel processo, quella «statica integrale dell'anima» tanto giustamente cara al Poeta di Lugano. «Calliope», con tutti i suoi pregi, non darebbe, in vece, secondo me, che la formula, sia pure esatta, d'una bellissima fissazione ideale.

«La Cattedrale» è, del Poema, ancora, la parte che più facilmente incatenata di sua bellezza lo spirito del lettore. Il Chiesa rende spesso con magnificenza, e spesso con virtù d'artefice la bianchezza vaga, leggiara e pur possente, degli archi a sesto acuto, delle colonne, dei trafori, delle merlettature, delle statue, degli ornati botanici e zoologici di quella prodigiosa minuta e complessa architettura gotica che sembra, veramente, simboleg-

giare la selva ideale rampollante agli astri, lo slancio della mente umana verso la Divinità. Ma, nel complesso, il forte canto appare freddo.

La fiamma sale veemente e, in vece di ardere, gela. Il Duomo è di ghiaccio. Chi di noi non ha sognato, almeno una volta, un Duomo di brace? I pirotecnici tentarono darcelo in rare sere memorabili della nostra infanzia. Francesco Chiesa, anche a costo di rompere la linea del suo schema etico, avrebbe potuto, per esempio, far levare uno scapigliamento di sonetti d'amore, d'aguglia ad aguglia, su, verso la Dominante. La Cattedrale avrebbe preso fuoco. Quale meraviglia e quanto perdono per i suoi metri chiusi!

In vece, nessuna imagine risolutamente erotica, nessun episodio di passione ha provocato, alla artificiosa fantasia del Poeta, quella straordinaria scena del Paradiso in terra che tutti conosciamo. La Donna d'oro, altissima, se potesse parlare, assai probabilmente si lagnerebbe col Poeta Chiesa di non averle egli saputo fare abbastanza bene la corte. La Cattedrale metafisica, da Malebolge all'Empireo, ebbe Dante architetto: Milton costruì le musculature arboree dell'Eden: Goethe le tremendè venosità fossili del Brocken: Hugo, Nôtre Dame.

E si tratta di opere nelle quali il miracolo architettonico è, soprattutto, incendiato dalle faville prodigiosamente fertili dell'amorosa eterna istoria umana. Francesco Chiesa è troppo alto spirito per non comprendere come egli, pur che avesse un poco meno pensato e più sognato, ci avrebbe offerta, solo in questa prima parte di « Calliope », un'opera degna di porlo fra i titani della Poesia. Mi piace memorare, di questa prelogia, fra i sonetti più ammirevoli, il XXV, il XXVI, il XXXII, il XXXVII, il L, il LI, il LII, il LVII d'un evidentissimo sapore leopardiano), il LIX ed il LX.

« La Reggia », che costituisce l'elemento secondo del Poema, è composta di cinquanta sonetti i quali meglio non potrebbero rendere con la loro metronomica semplicità e potenza, il gioco massiccio e, insieme, leggiadro delle muraglie, dei pozzi, delle cinte, delle torri, delle torricelle, dei mastii, dei bastioni, dei fossi, dei giardini, delle saracinesche, dei ponti levatoi e dei terraggi onde il Castello della Rinascita erge la mole complessa ai venti dell'avvenire. La Reggia solida e gentile, ha, in Francesco Chiesa, un ricostruttore maestro. E, veramente, sembra, dall'opaco fondo del mattone e della pietra, balzino innanzi, corporei, i fantasmi dei Principi e delle Corti, che, in essi tempi, hanno animato di chissà mai qual fremito ritmico quegli edifizii ora taciturni come sepolcreti. La meditazione poetica prende, qui, un volo più proprio e più capace.

Vi sono versi che allacciano l'anima d'un'invincibile malia.

Ed è a notarsi la dearellazione magnifica dei sonetti i quali, pure procedendo da una certa cronica nebulosità di attacchi, arrivano a diffondersi in un'amalgama d'onde assolutamente sinfoniale. Taluni si direbbero effettivamente scolpiti nella materia del bugno o plasmati in quella medesima del cotto. L'artefice è più che mai signore delle sue risorse e le profonde con una prodigalità deliziosa. Le rime folleggiano in una ridda dalle virtuosità incomparabili. E qui sono a notarsi atteggiamenti continui di quartine e di terzine che richiamano le più squisite perenni essenze del classicismo poetico italiano. A parer mio, i sonetti XIV, XXI, XXIII, XXV, XXVII, XXX, XXXV, XLIV, XLVIII, XXXI, hanno ben diritto di essere memorati fra i più degni — nella letteratura nostra moderna — di figurare posteri a quelli di Giosuè Carducci.

« La Città », che costituisce il terzo ultimo quadro del Poema (e veri quadri fa che appaiano, i singoli elementi della Trilogia, l'arte pittorica fraterna di Pietro Chiesa che adornò il volume di tre disegni superbamente belli e suggestivi) rende l'architettura brutale ma voluttuosamente procace della vita moderna che il Poeta vede multiforme, tumultuosa, mirabile più per la sua ampiezza anzi che per la sua concentrazione, potente non tanto per il predominio delle energie singole, quanto per il concorrere di tutte in un conato immane. Novanta sonetti che elevano e distendono ed affondano, per lo spazio ideale, la immensa mole inconchiusa, il maremagno dove seicentomila polmoni anelanti levano l'onda della vita; dove la legge è quella che governa l'architettura delle foreste e delle montagne; dove la forza è nel marmo dei templi, nel cemento delle case, nel ferro delle macchine, nel fango delle anime e delle vie; dove la lotta è tra il palazzo ed il covile; dove la vita è per gli uomini che sono eroi e la gloria è l'Idea portata innanzi dal nugolo dei mantici e delle ciminiere, portata in alto dall'odio che i neri muscoli umani scagliano, sudano, in goccioline amare, alle divine ignude lascivie dell'azzurro dalle dolcezze d'ambrosia quasi nauseabonde.

Questa terza parte sente tutta la valorosa maturità alla quale è giunto l'ingegno del Poeta. I sonetti, squisiti di grazia e bronzei di forza, si succedono in una catena pressochè ininterrotta.

Annovero il III, il IV, il VII, l'VIII, l'XI, il XV, il XXII, il XXXII, il XLIV, il XLIX, il LII, il LIII, il LXXIV, il LXXV, il LXXX, il LXXXVI, il XCI, il XCII, il XCIII, il XCIV, LXXXIV, il il CVIII, il CX, dei quali taluni (cito quelli descrittivi sull'incendio) toccano le cime vergini della perfezione.

Il Poema, che, a tutta prima, sembrerebbe non poter più oggi avere la ragione d'esistere, esiste ed è tale da imporsi all'ammirazione di quanti ancora credono nei poteri psicologici ed estetici della Poesia civile.

Questa grandiosa ispirazione epica che, come in un sogno dei tempi, libra i suoi voli constretti ma gagliardi sulle gotiche aguglie della Cattedrale Viscontea, sulle torri bugnate della Reggia Sforzesca e li inabissa, d'un repentino risveglio eroico, ai meandri meccanici ed agoniaci delle case e delle folle onde la Città moderna appare, ai nuovi Mitòlogi, il nuovo Laberinto formidabile, credo sia, lealmente considerando, ciò che di più nobile e di più conciso potesse oggi esprimere la non ancora morta anima della Poesia italiana. E che Milano mia ciò abbia ispirato all'Italia, grande esultanza al cuore mi reca.

Francesco Chiesa ha dato opera che altamente onora le lettere patrie e la giovane generazione di trovatori alla quale appartiene. Egli è un maestro del vero ed un atleta del pensiero. La sua poesia è sempre aristocratica ed originale. E, oggi, una delle pochissime « poesie » veramente « personali » del nostro paese.

In « Calliope » è la forma adottata del canto quella che ha le maggiori responsabilità imputabili. Nella sostanza, gemme ed ori della più pura acqua innocente, del più sincero valore.

Potessi avere gran spazio per diffondermi, come vorrebbe l'anima, sull'elemento e sulla portata etica di questo prezioso lavoro! Esso dice una grande parola nel Campo della Filosofia della Storia e del Presagio futuro.

Per chi appartiene alla scuola che esige, nel Poeta, il Filosofo ed il Musicista, Francesco Chiesa è quindi l'Uomo degno di tutte le simpatie anche se le sue orchestre non sono ancora quelle dalle quali si possa attendere l'incanto prima di morire.

Paolo Buzzi

Vincitore del I Concorso di " Poesia „

EDIZIONI DI " POESIA „

Di prossima pubblicazione :

IL VERSO LIBERO

studio critico di

GIAN PIETRO LUCINI

L' ABBONAMENTO A "POESIA,, RIMBORSATO

L'abbonamento annuo a "**Poesia,,** (lire 10 per l'Italia, 15 per l'Estero) è interamente rimborsato dai doni seguenti:

L' ESILIO - Prima Parte: **VERSO IL BALENO** romanzo di **Paolo Buzzi**, Vincitore del I.° Concorso di "**Poesia,,** (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di **Enrico Sacchetti** — Edizioni di "**Poesia,,**) L. 2.—

L' ESILIO - Parte Seconda: **SU L'ALI DEL NEMBO** (elegantissimo volume di 300 pagine con copertina a colori di **Enrico Sacchetti** — Edizioni di "**Poesia,,**) L. 2.—

L' ESILIO - Parte Terza: **VERSO LA FOLGORE** (elegantissimo volume di 500 pagine con copertina a colori di **Enrico Sacchetti** — Edizioni di "**Poesia,,**) L. 2.—

L' INCUBO VELATO versi di **Enrico Cavacchioli**, Vincitore del II.° Concorso di "**Poesia,,** (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano, con copertina a colori di **Romolo Romani** — Edizioni di "**Poesia,,**) L. 3.50

BIANCO AMORE - poema di **Guido Verona** (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano — Edizioni di "**Poesia,,**) L. 3.50

D'ANNUNZIO INTIMO di **F. T. Marinetti** traduzione di **Lorenzo Perotti** (elegantissimo volume stampato su carta di lusso) — Edizioni di "**Poesia,,** L. 0.50

D'IMMINENTE PUBBLICAZIONE:

GIOVANNI PASCOLI - studio critico di **Emilio Zanette**, Vincitore del III.° Concorso di "**Poesia,,** (elegantissimo volume stampato su carta di Fabriano — Edizioni di "**Poesia,,**) L. 3.50

FRATELLI TREVES, EDITORI - MILANO

Di prossima pubblicazione:

RE BALDORIA

traduzione italiana di

LE ROI BOMBANCE

tragedie satirique de

F. T. MARINETTI

MA QUI LA MORTA



POESIA RISURGA

HISTOIRE DE LA PETITE MARGARETHE ET DE LA PRINCESSE SITA

di GUSTAVE KAHN.⁽¹⁾

à ma fille LUCIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

La princesse Sita jaillit hors des feuillets du gros livre qu'elle referma avec soin de tout un grand effort de sa petite personne et d'une voix de perle s'écria :

— Goddrukum, Goddrukum, fais attention, tu vas encore renverser la théière sur le bel habit blanc.

Et le petit tailleur, comme arraché à une contemplation profonde, décroisa ses jambes, essuya ses lunettes et souleva la théière du dessus de la bouilloire qui lui chanta aussitôt d'une voix ronronnante :

*Amsterdam, Rotterdam !
Goddrukum est amoureux.
Il a mis sa culotte neuve
Et parfumé son âme veuve.
Amsterdam, Rotterdam !
Goddrukum est amoureux.*

et les petites salamandres de la lampe se mirent à rire comme des folles, en répétant comme sur une berceuse de cloches :

*Amsterdam, Rotterdam !
Goddrukum est amoureux.*

— Veux-tu rentrer dans ton livre, maudite sorcière, s'écria le petit vieux ; mais le menue princesse Sita avait déjà sauté sur un Mannequin revêtu d'un bel habit ouvragé et doré ; ce Mannequin en signe de joie se mit à battre des bras en hurlant à perte d'haleine :

*Amsterdam, Rotterdam !
Goddrukum est amoureux.*

et commença de pivoter gauchement en un style de danse ancienne autour du bon petit tailleur. Et celui-ci allait se fâcher, lorsque la sonnette de sa porte tinta, et la bonne du notaire se précipita en s'écriant :

— Monsieur Goddrukum, on a besoin de vous pour témoigner ; venez vite, venez vite, venez tout de suite.

— Que tout le monde soit sage, énonça le tailleur, en regardant sévèrement son magasin, et il partit majestueusement en fermant avec soin la porte ; mais à peine eût-il tourné le dos,

(1) *L' Illustre poeta francese ha scritto espressamente per " POESIA ,, questo mirabile racconto fantastico.*

qu'un éclat de rire partit du ciseau, de l'aiguille, parcourut les pièces de drap, et que le Mannequin se remit à danser, accompagné en chœur, par un tas de voix immobiles :

*Amsterdam, Rotterdam !
Goddrukum est amoureux.*

Alors la princesse Sita frappa des mains et appela :

— Margarethe, Margarethe !

Une petite fillette d'une quinzaine d'années déboula le long de l'escalier tournant, du colimaçon de bois tout tendu de serge verte, et dit en riant :

— Me voici !

— Te voici ! eh bien, on va te faire ta toilette. Et la menue princesse Sita frappa du talon sur le gros livre en criant : « Accourez tous ! » Alors des esclaves noires apparurent, toutes noires et toutes nues, saut aux bras et aux chevilles des perles d'ambre, et elle prirent dans un petit coffre, une longue robe couleur d'aube et la passèrent à Margarethe. Une petite femme poupine parée d'un beau casque d'or a la Frisonne, dont l'éclat s'amortissait de dentelles, vint et, en quelques minutes, lui tordit les cheveux, et y planta un éventail de grandes aiguilles ornées de topazes. Un forban basané répandit à ses pieds les trésors de Golconde, que les esclaves noires, sur les ordres de Sita, s'empressèrent d'accrocher à sa jeune beauté, et puis un petit Amour, tout nu, tout rond, tout rose, tout blond, s'abattit du plafond, et tendit à la petite Margarethe une ombrelle.

— Là, nous sommes prêtes, dit Sita, allons nous promener. Mannequin, fais avancer la voiture.

Celui-ci tira de l'arrière-boutique, un équipage complet dont les chevaux blancs s'éveillèrent en s'ébrouant et en piaffant.

— Tout beau, ne cassez rien, leur dit le sage Mannequin, et la petite voiture, à qui il avait ouvert cérémonieusement la porte, s'élança dans le rue. Alors la vieille Agathina, qui de la fenêtre d'en face, derrière son écran bleu, épiait tout ce qui se passait chez le tailleur, se signa en s'écriant :

— Les joutes d'enfant sont fous ! la petite folle va tout casser ! arrêtez !

Mais déjà le carrosse avait tourné le coin de la rue. Il y avait, de cela, à peine cinq minutes, que le vieux Goddrukum rentra, et reprit sur l'établi un ouvrage commencé, recroisa ses jambes, s'arma de l'aiguille et du dé.

— Goddrukum, Goddrukum, tu as prêté un faux serment, murmura le Mannequin ; tu as prêté un faux serment ! Continueras-tu à perdre ton âme, en prêtant chez le notaire, un tas de faux serments, pour deux florins par mois ? Veille à ton salut éternel, Goddrukum !

Mais le petit tailleur ne se préoccupait pas de lui ; il observait attentivement la fenêtre d'en face, où la vieille Agathina, derrière son écran bleu, cousait avec une application constante ; il essayait d'attirer ses regards, mais en vain ; telle une belle cruelle, la vieille Agathina tirait l'aiguille ; on voyait bien qu'elle ourlait un beau mouchoir rouge.

Enfin Goddrukum souleva sa fenêtre à guillotine et susurra :

— Voisine ! Voisine !

Rien, pas de réponse.

— Pour qui est ce beau mouchoir rouge ?

Rien, pas de réponse.

— Voisine ! Agathina !

Rien, pas de réponse.

Alors, le petit tailleur lassé, repoussa son ouvrage, et mélancoliquement saisit sa guitare ; il y exhala en quelques mesures les soupirs d'une âme qui pleure dans la maison du trottoir de droite de la rue aux Epices, tandis que l'âme-sœur s'absorbe à ourler un mouchoir rouge, dans la maison du trottoir de gauche, et c'était d'une mélodie triste, si triste, si intense et si poignante, que le Mannequin qui agitait les bras comiquement, en mesure, les croisa sur sa poitrine d'un air charitablement angoissé.

Alors Agathina posa son mouchoir rouge, et, de ses yeux ronds, regarda le soupirant...

— Ah ! vous vous décidez à faire attention à votre serviteur ?

— Non ! seulement j'ai fini... je vais chez vous.

En effet, sa porte s'ouvrit, et s'avançant à l'aide d'une forte canne, elle traversa la cheussée et vint s'asseoir à côté du tailleur.

— Ma déesse, dit celui-ci...

— Il ne s'agit pas de fadeurs, vieux Goddrukum, lui répartit-elle durement ; comment voulez-vous que je donne ma main à un vieux bonhomme fou, qui ne sait pas ce qui se passe chez lui, qui est la risée de ses pièces de drap et de son Mannequin ! Sais-tu où est Margarethe ?

— Elle est là-haut !

— Non, elle est en voiture, elle se promène, elle n'en fait qu'à sa tête ; elle est sortie avec la petite fée du livre ; et qu'en résultera-t-il ? Qu'elle rencontrera quelque godelureau, et que notre mariage en sera retardé, car, retiens-le bien, tu n'auras pas ma main avant que tu n'aies marié Margarethe au petit Nicklaus, mon neveu. C'est dit, et redit !

Le petit tailleur soupira.

— Agathina, quand s'adoucira ton humeur querelleuse ? Tu es toujours à crier, à tempêter, à gronder. Nous serions si heureux ensemble ; je gagne, à mettre de côté, au bout de l'an, quelques centaines de florins, avec de bons habits.

— De mauvais habits, s'écria le Mannequin.

— Avec de beaux et bons habits, bien faits, bien doublés.

— Mal coupés, affirma le Mannequin.

— Avec de merveilleux habits de luxe et de bons costumes pour les jours non fériés, reprit Goddrukum, sans paraître entendre le Mannequin.

— Et avec de faux serments, reprit le Mannequin.

Goddrukum impatienté se retourna, et, d'un coup de pied, envoya rouler à terre le Mannequin.

— Ah! bien, maître Goddrukum, c'est ainsi que vous traitez mes habits?

Goddrukum pétrifié, béat devant le vieux bourgmestre qui passait sa tête à la fenêtre.

— Ne vous gênez pas, qu'est-ce qui vous prend?

— Goddrukum est amoureux, murmura par terre le Mannequin.

— Et qu'est-ce qui vous prend de parler de vous, à la troisième personne?

— Je ne parle pas.

— Goddrukum est amoureux de la vieille Agathina qui est folle de lui!

— Maître Goddrukum, dit le bourgmestre, on ne peut pas être à la fois bon tailleur et bon ventriloque; je vous retire ma clientèle!

— Ah! monsieur le bourgmestre, je deviens fou; ils me font mourir. La princesse s'est échappée du livre; elle est sortie avec la petite Margarethe, le Mannequin me fait mille misères, mes ciseaux me font la nique, et mon dé s'en va toujours.

— Ah! Goddrukum, vous passez la mesure; ou vous êtes fou, ou vous vous moquez de moi; et vous, dame Agathina, vous m'avez tout l'air d'affoler encore ce pauvre d'esprit, par des histoires blasphématoires. Faites attention, tous deux! J'aurai l'œil sur vous.

Il se retira majestueusement. Goddrukum s'élança à sa suite pour lui continuer ses explications, tellement accaparé par le souci de se rebadigeonner dans l'estime du bourgmestre, qu'il ne perçut pas même la sensation d'un grand coup de pied que lui avait décoché au bas des chausses le Mannequin, qui, pour ce faire, s'était remis debout.

— Mauvais garnement, Khosroès de malheur, je vais t'étriller d'importance, s'écria Agathina. Elle leva la main, mais déjà le Mannequin l'avait entourée de ses bras et la tenait enlacée, en lui disant:

— Qu'elle est belle! ta dent, qui se prélassse seule à ta mâchoire supérieure, comme un juge, dans le prétoire, richement tendu de pourpre! Qu'ils sont beaux, tes cheveux, où il y a autant d'argent que dans les caves de la banque, et que ton pied

droit a de bonté qui attend si longtemps l'arrivée indolente de ton pied gauche, et que tes oreilles, sont fines qui perçoivent un cancan depuis les lointains du monde colonial, et épient les médisances qu'échangent le soir les petites étoiles, et tes yeux sont-ils clairs qui découvriront un « cent » tombé au fond du grand canal!... Agathina, je t'aime, mais Nicklaus n'aura pas Margarethe.

— Et pourquoi? polisson!

— Parce que tu ne m'aimes pas; je traverserai tes projets; regarde-la revenir de la promenade la petite Margarethe, et vois si c'est un morceau pour ton bedeau de neveu.

En effet, la petite Margarethe sautait joliment de voiture en disant: « Merci, Fée! » Sa petite figure commençait à s'ovaliser, ses yeux bruns caressaient les objets qu'elle fixait. Elle avait, d'une main un beau bouquet de lotus, de l'autre elle ramassait les plis de sa robe couleur d'aube. Elle rentra, et dit à Sita:

— Tiens, Fée, reprends vite tout cela, parce que l'oncle va rentrer; il ne saurait être loin.

Elle remonta vite, tandis que le Mannequin rentrait la voiture, et redescendit bien vite, ses cheveux bouclés sur son dos, en une petite robe de coton écarlate et une chemisette blanche sur laquelle il y avait, brodées, des étoiles vertes, tenant sur son bras sa robe de féerie, dans les mains un soleil d'épingles et de colliers.

— Nous remettrons tout cela demain, dit la Princesse Sita. Au revoir, je rentre dans mon livre.

Elle rouvrit le lourd tome qui se referma sur elle; le Mannequin se remit en sa position immobile, et la petite, d'un air détaché, prit le gros livre, et se mit à regarder les images, les esclaves, nues, le forban basané, et la princesse Sita qui dormait en une belle robe d'or et de pierreries.

Le coucou faisait tic-tac; Agathina, à sa fenêtre, cousait en une rigidité de statue; tout était tranquille dans la petite boutique de la rue aux Epices; tout était sage, réglé, méticuleux et les mouches qui tournaient autour de la jacinthe de la fenêtre, avaient l'air, influencées par ce calme charmant, de danser une pavane.

CHAPITRE II.

C'était un joli soir d'été, quoiqu'un peu orageux; les bourgeois de la ville se prélassaient au long du canal, s'accoudaient aux légers parapets des ponts bombés comme des ponts japonais. Goddrukum ét, à son bras, la vieille Agathina, avaient quitté la rue aux Epices et marchaient avec lenteur, devisant avec sagesse, à cinq pas du boucher Liefskron de sa dame, qui s'étaient avancés hors la rue aux Epices, cinq minutes avant eux. Le boucher

POESIA

Liefskron pouvait voir à dix pas devant lui la courbe majestueuse du dos de « frau » Jacobsz l'épicière, qui tenait, pendu à son bras fort, comme un panier léger, un petit mari qu'elle avait et de sa senestre garantissait et affermissait contre ses jupes rondes le petit Jacobsz que hantait une peur effrénée des chiens. Elle apercevait, bien assez pour en dire du mal, la jeune et svelte femme du professeur de beau latin qui, à côté du pédagogue, son époux, semblait une jolie flûte à champagne près d'un broc à panse considérable, et aussi loin que dans la rue Lucas de Leyde, la vue pouvait s'étendre, les habitants de la rue aux Epices pouvaient se dénigrer ou s'admirer doucement, car aucun, jamais, ne commettait le geste déshonnête de se retourner. Ils sortaient en même temps, ils ne sortaient pas ensemble.

Après un canal dormant, et le raccourci d'une petite ruelle où l'on entendait de la musique, ils furent dans la Grand'Rue et admirèrent, comme tous les soir, les grandes barres de tabac d'Extrême-Orient, et les boîtes à thé, où des Chinoises d'étoffe jolie, montrent leurs petits pied à des Chinois d'étoffe émerveillée, et les sacs entr'ouverts et remplis de café. Puis ils se pâmèrent sans mesure, devant de petites maisons de leur pays, exposées là, pour tenter la bourse des étrangers, et qui étaient tout à fait, comme leurs petites maisons à eux, avec des meubles du même bois, et des draperies de même couleur, et de petits bonshommes bien copiés sur eux.

Et ce fut le tour des botiques d'orfèvrerie, avec les petites cuillers, en forme de pelles les grandes bagues hautes, les casques, les frontails et les grandes boucles d'argent comme ils en avaient tous à leur ceinture. Puis au bout de la Grand'Rue le pédagogue poussa la porte d'une brasserie et tous furent s'asseoir chacun à leur table, et commencèrent à boire de la saine et fraîche bière blonde, prenant ainsi des forces pour bien dormir.

Ils étaient là depuis quelque temps; le pédagogue critiquait la chaleur, tout en fumant la longue pipe en terre qui portait son nom en lettres d'email, et à lui réservée dans ce paradis de la bière, vrai paradis, car la bière provenait directement d'Amsterdam, au lieu d'être brassée simplement et même vulgairement dans la cité. Le pédagogue avait poussé la condescendance jusqu'à se plaindre de cette température élevée au boucher Liefskron, qui lui avait répondu, la rougeur au front: « Faites comme moi », et ce disant, avait, d'un coup, vidé toute sa chope, et alors Goddrukum avait crié: « C'est bien, c'est bien », et en avait fait largement autant, lorsqu'entrèrent deux chanteurs qui prièrent qu'on leur permît d'exercer leur art; le pédagogue calma la cabaretière, qui, déjà rogué, voulait faire respecter l'atmosphère purement contemplative de sa taverne.

— Laissez-les..., « sinite parvulos... »

Après quoi, le boucher affirma:

— Laissez faire, laissez chanter...

— Et de la bière, s'écria Goddrukum, qu'on les entende à l'aise.

Et les chanteurs chantaient:

*Sur les bords fleuris de l'Y
Droit comme un I,
Le beau jeune homme s'avance;
« O sais-tu, jeune homme charmant,
Que la Sirène t'attend
A l'auberge de la Hanse ?*

*Que près d'un verre de Xérès
Et non loin d'un verre d'avocat,
Le bonheur qu'elle t'évoqua
Va flamber comme un verre de punch,
Tandis que tu bois comme éponge
Le charme de ses yeux de braise ?*

*Sache, beau jeune homme charmant,
Que le punch ne dure qu'un ins'tant,
C'est le feu follet d'un rêve!
C'est le soupir de la vague à la grève!
Tandis que la bière a bon cœur
Et donne réconfort aux douleurs,
Comme un bon poêle de la Hollande
Ou la ptus douce houppelande.*

*Retourne, beau jeune homme charmant,
Retourne, tandis qu'il en est temps,
Vers où ta compagne t'attend.
Le myosotis est sa fleur,
L'office du dimanche sa langueur.
Elle est fraîche comme la bonne bière,
La fourrure de loutre et la vraie prière ».*

— Bien! s'écria le pédagogue, dommage qu'ils ne semblent pas trop croire à ce qu'ils disent!

Goddrukum déclara, sentencieux:

— N'importe, l'enseignement est bon.... de la bière, encore de la bière!

Et comme l'œil d'Agathina se fixait sévèrement sur lui:

— Encore un peu de bière.

Mais le cabaretier comprit sa pensée et lui apporta une des plus nobles doubles-pintes dont on eût gravé le couvercle d'étain aux armes de sa distinguée taverne: le KORENBEURS.

Mais les chanteurs de reprendre:

*Le galant petit tailleur
Est parti pour faire la guerre;
A sa ceinture une cuiller,*

Une grande aiguille à son côté;
Et encore pour arme meilleure
Il a ses ciseaux d'acier,
Et pour casque il a un dé,
Et pour casque il a un dé.

Devant, derrière, il est bordé
De larges plaques de cuir
Où s'é mousse le fer étranger.
Ah! il pourrait en cuire

A l'adversaire —

A l'adversaire

Du terrible petit tailleur.

Il se bat pour une Hélène,

Toute vêtue de pure laine

Et qui porte turquoise à son doigt:

« Ma belle d'abord et puis mon roi »

Telle est sa devise.

Il la coud sans aucune reprise

Aux habits dont il a l'entreprise.

A son établi, le tailleur est roi.

Une pinte s'en alla, ellipsoïdale, couvrir de mousse et de liquide un des chanteurs, et Goddrukum encore qu'assez chancelant, brandit sa pipe et hurla :

— Respect aux tailleurs!

Mais le pédagogue intervint:

— Goddrukum, pouah! vous en êtes déjà à votre dixième double-pinte, et en si peu de temps, pouah! pouah!...

Et la mère Jacobsz, ajouta sévèrement:

— Goddrukum, pourtant ce n'est pas votre anniversaire pour être ivre ainsi.

— Il boit, le jour de son anniversaire, dit d'un ton pincé, le pédagogue.

— Oui, je bois, parce que ce jour-là, il y a quinze ans, il m'arriva la chose la plus extraordinaire.

— Eh! quoi donc?

— Voyons, Goddrukum, dit Agathina, soyez sage, ou je m'en vais.

— Restez ou partez, je n'en ai cure.... de la bière, encore un peu, un petit peu de bière. La double-pinte revint, et Goddrukum commença :

— Eh bien! oui, c'était le soir; j'étais allé aux Armes d'Orange, et j'avais bu, comme aujourd'hui, un verre de bière, oui, un verre de bière, boucher, oui, ma chère voisine, un petit verre de bière; j'étais revenu et j'allais fermer mes volets; j'étais dehors, tête nue, pour fermer mes volets; il faisait assez beau, mais pas très clair; j'avais du mal à trouver la cliquette, lorsqu'un homme que je n'avais pas vu, me dit obligeamment:

« Mynher Goddrukum, voici de la lumière »; et, en effet, il y en eut de lumière! toute la rue aux Epices flambait comme un brasier.

— A quelle heure? interrompit le pédagogue.

— A dix heures et demie du soir.

— Ce n'est jamais arrivé rue aux Epices!

— Pas avant dix heures et demie, mais à dix heures et demie, cette nuit-là, foi de Goddrukum, c'était vrai.

— Non, dit le pédagogue; à cette heure parfois j'ouvre mon Virgile et, par les méandres de la rue aux Epices, où la lune cherche vainement le reflet d'une autre lampe que la mienne, je jure que jamais entre le trottoir de droite et celui de gauche, n'apparut nul falot. Notre rue paisible, le veilleur de nuit lui-même ne la traverse qu'en dormant... « Per amica silentia... »

— Et moi, je dis, monsieur le professeur, qu'alors vous dormiez sur votre Virgile, car il se passe dans la rue aux Epices plus de choses que n'en contient votre philosophie.

— Ah! ah! ah! ah! hurla le boucher Liefskron, veux-tu dire qu'on y vend la viande à faux poids, ciron d'établi!

— Assez, carré de veau, hurla Goddrukum, écoute.

— Non, s'écria Agathina, ne l'écoutez pas; il a trop bu.

— Laissez, reprit le pédagogue; qu'il parle, je le réfuterai s'il y a lieu.

— Eh bien! cet homme qui avait une lumière, suivi de beaucoup d'autres qui portaient des lumières, et qui étaient coiffés de turbans, et qui avaient de longues robes, couleur d'or, couleur de pourpre, couleur de sang, me dit: « Seigneur Goddrukum, Dieu, notre maître à tous, te donne cette poupée. Aies-en bien soin, bien soin; c'est la providence de ta maison, et c'est ton destin ».

Je pris la poupée et je l'étendis proprement sur une pièce de drap. Elle y resta bien quinze jours, mais voici où commence l'extraordinaire; un jour, j'eus besoin de cette pièce de drap pour vous tailler un habit, monsieur le professeur, et je mis la poupée sur un gros livre, qu'une espèce d'aventurier, une sorte de méprisable chanteur ambulant, m'avait laissé pour tout paiement d'un très bel habit, tailladé, à crevés, pourpoint, etc..., qu'il avait levé pour une représentation au grand théâtre, et alors voici la petite poupée qui s'anime, qui geint, qui crie, et pensez quel eût été mon ennui, si ma bonne voisine Agathina n'avait eu une chèvre.

— Oh! oh! hurla le boucher. Jamais M.^{me} Agathina n'a eu de chèvre, n'est-ce pas M.^{me} Agathina?

— Jamais je n'ai eu de chèvre.

— Et moi, je dis que vous aviez une chèvre, vous l'avez eue un ou deux jours, le temps que je confie la poupée à une

nourrice, et depuis ce temps-là, la poupée a tété, vécu, et c'est la petite Margarethe; voilà l'histoire de mon anniversaire.

— Eh bien! dit Agathina, je dis que c'est piteux que douze doubles-pintes réduisent un homme à cet état. Mon neveu Nicklaus, qui est bon chrétien, et, de plus, le fiancé de Margarethe, ferait pas mal de vous épousseter la tête avec son bâton de cornouiller.

— Je me moque de Nicklaus comme de ma première couture, mais si je retrouvais un de ces maudits Egyptiens, de ces maudits chanteurs de Bohême, ou de n'importe où, qui vous laissent des livres en paiement de beaux et bons habits...

— Mal coupés, dit une voix.

— De beaux habits bien taillés....

— Mal cousus, reprit un des chanteurs. Goddrukum, vous insultez tous les chanteurs, oseriez-vous affirmer que c'est de moi que vous avez à vous plaindre?

— Peut-être oui, peut-être non; j'aime mieux ne pas approfondir.

— Tant mieux, j'ai le devoir, vous le comprendrez, monsieur, de prendre parti pour ma corporation.

Goddrukum marmonna quelque chose; mais le chanteur, un grand diable basané, n'y apporta plus nulle attention. Il s'en alla avec son confrère, et ils avaient à peine passé la porte qu'on entendit, comme un chant triomphal:

Amsterdam, Rotterdam!
Goddrukum est amoureux.

Le petit et belliqueux tailleur s'élança à la poursuite des mauvais plaisants, mais comme il y avait un pas, il se fit une bosse au front.

Et, comme sonnaient dix heures, tout le monde s'en fut en file pour retrouver la rue aux Epices; tout ce monde faisait un peu froide mine à cet ivrogne de Goddrukum, mais le boucher Liefskron, qui était bonne âme, l'empoigna d'un bras solide et le remit dans sa boutique où, sous les auspices de la voisine Agathina, il l'étendit sur son lit, en proie à un sommeil plutôt opaque.

CHAPITRE III.

Si les bonnes résolutions duraient, la vieille Agathina serait encore à veiller au sommeil de Goddrukum, mais la bonne résolution n'est rien, sans la clairvoyance, et la clairvoyance n'est rien si elle n'est générale et abondamment avertie; le danger est blotti partout. Sans doute en proie à l'idée fixe. Agathina s'occupait simplement de veiller son vieil ami, et elle ne s'aperçut pas que le Mannequin la comblait de passes magnétiques,

auxquelles elle ne tarda pas à succomber. Quand elle fut endormie, il la prit, la roula sous l'établi et, avec un geste solennel de danse rythmique, il frappa dans ses mains, et s'écria:

— C'est notre tour. Mademoiselle Margarethe, la Princesse Sita a quelque chose à vous communiquer de très important.

— Demain, risposta brièvement, de sa soupente, la petite Margarethe.

— Pas demain, ce soir; d'ailleurs vous ne dormirez pas, votre oncle ronfle trop fort.

— Je ne l'entends pas.

— Une fillette est un ange qui n'entend pas ronfler son oncle... Ah! Dieu! Ah! Dieu!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Votre oncle vient, en rêvant, de donner un coup de pied dans votre livre d'images.

— Ciel, ôtez-le.

— Je n'y puis toucher.

— Pourquoi?

— Je suis immobile, je suis un pauvre Mannequin.

— Je viens.

Et quatre à quatre, par le colimaçon drapé de serge verte, la petite fille se précipita sur le livre.

— Sita, Sita, tu n'as pas eu de mal?

— Non, dit la princesse Sita, qui jaillit du livre. Bonne petite enfant! et elle caressait les cheveux de Margarethe! Ah! tu sais, ce soir, nous allons en soirée.

— Je n'ose pas.

— Si, il faut venir, as-tu rien à craindre avec moi?

— Non, certes.

— Eh bien! chère enfant, il faut venir. Allons, vous autres, dépêchez-vous! et elle secoua brusquement le livre, au grand désespoir de Margarethe qui criait:

— Mon livre! mon livre!

Et il en sortit des gens que Margarethe n'avait jamais vus, un roi de carreau tout endiamanté, des chambellans avec des ventres d'or, et des clefs de diamant dans le dos, des piquers, et une jolie fée que Sita prit par la main, en lui disant:

— Bon réveil, comment vas-tu? comment trouves-tu la petite Margarethe; jolie, n'est-ce pas?

Et un homme qui fit des cabrioles sur les mains et qui s'appelait Protée. Il eut en un instant, pour amuser la petite fille, des yeux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Allons, tout le monde est prêt.

— Tu ne m'habilles pas? dit Margarethe.

— Non, pas ce soir, et pas de voiture; nous allons à pied. Khosroès, ouvre la marche...

Et tous se trouvèrent dans la rue aux Epices qui flamboya de torches; certainement ce soirlà, le pédagogue ne lisait pas son Virgile.

— Faisons le grand tour, la ville est à nous.

En effet, il était onze heures, toutes les consciences dormaient, béates en des bennets de coton. Khosroès qui était farceur avisa un veilleur de nuit qui dormait contre une porte et lui cria :

— Je te fais pape.

— Bien, merci, reparti le veilleur de nuit qui se rendormit et commença à voir défiler dans son rêve, des mitres, des crosses et des revenus. Ils passèrent au long des étroits canaux et les petites ondines qui chevauchent des cygnes leur grisollaient :

— Bonjour, les Fées, où allez-vous ?

— Nous nous occupons de la petite Margarethe.

— Ah! c'est très bien, enfin, tout a son tour, comment est-elle?... Ah! la voiù...

— Mais elle est bien jolie... Princesse Sita, vous devez être contente... oh! bien contente!

— Oui, très contente!...

Et le Gambrinus qui servait d'enseigne au Korenbeurs, leur jeta da haut :

— Entrez donc, nous prendrons une pinte de ma vraie bière.

Mais la princesse Sita répondit :

— Pas aujourd'hui, demain! nous avons avec nous la petite Margarethe, nous ne pouvons pas la conduire à la Brasserie...

Et le bon géant de rire.

— Elle y viendra, elle y viendra, vous me l'amènerez quand ce sera une belle dame.

Le Javanais sculpté et polychrome descendit de l'enseigne du marchand de tabac et offrit un bon cigare à Khosroès. Celui-ci prit le Javana's bras dessus, bras dessous, et tous ensemble arrivèrent à la boutique de l'antiquaire; là Sita dit, de sa voix de perle :

— C'est moi! et l'huis s'ouvrit. Rentrez, vous autres de la menuaille, adressa-t-elle au cortège, nous reviendrons à pied, comme nous sommes venus.

Tous s'en allaient sous la direction du Javanais à qui Khosroès communiqua quelques instructions sur la façon d'ouvrir la porte et de refermer le livre. Sita, Margarethe et Khosroès entrèrent seuls dans le magasin qui rutilait de feux merveilleux.

CHAPITRE IV.

— Comment allez-vous, princesse? A quoi dois-je l'honneur?...

— Mais tout va très bien, mon cher David, nous venons passer la soirée chez toi.

— Alors, on va s'amuser, s'écria un beau Bouddha tout doré, en éployant ses immenses ailes.

— Canaille, murmura le vieux David. Il me coûte, retour de l'Inde, cinq cents florins, je l'ai fait instruire, je l'ai fait redorer, j'ai tout fait; pas moyen de le faire tenir tranquille!

— Petit peuple, j'en appelle à vous, s'écria le Bouddha, voilà huit jours, pour le moins, qu'on s'ennuie. Ah ça! père David, croyez-vous que ce soit un divertissement suffisant de voir les trognes de vos amateurs?

— Je vous mène dans le monde!

— Misère! il appelle ça nous mener dans le monde, s'écria une ravissante marquise de Saxe; il nous met dans une boîte, nous fait jurer que nous y serons sages, et nous mène chez des belles madames bien dédaigneuses, des femmes de banquiers. Ou bien, il nous prête pour une soirée, et alors que de recommandations insultantes... « Mettez bien ça de côté. C'est le père David qui le prête pour un soir et pas pour rien, et quel vacarme nous entendrons si on lui endommage sa mijaurée de porcelaine ». Ah! non, pour amusante, la vie ne l'est pas tous les jours.

— Eh bien! dit David, c'est congé, soit, mais ne vous cassez pas.

Et de toutes les étagères, en poussant, piaillant, pouffant, voilà un tas de petites porcelaines qui dégringolent, qui font des ronds de jupe, qui viennent s'asseoir... et dire: bonjour, Princesse Sita. Un petit gentilhomme sauta d'une chaise à porteurs et vint au baise main.

— Oh! Princesse! depuis les temps... j'éprouvais la disgrâce de ne vous point voir... Oui, depuis la première de Dardanus... vous étiez incognito... voilà de la musique comme on n'en fait plus aujourd'hui...

— Mais si..., cher comte, je vous assure...

— Et ce vieux Khosroès, qu'êtes-vous devenu?

— Hélas! un mannequin!...

— Et par quelle infortune?...

— Ce petit mot si complet serait bien long à développer pour moi; je vous conterai cela...

— Un peu de musique, s'écria une petite femme que Clouet avait peinte de son mieux.

Alors un bon Kobold de terre cuite se saisit d'un violon de faïence et joua la Silénienne, la vraie, la complète avec ses trois variations sur le vin blanc, le vin rouge, le vin muscat, et la cordialité commença à régner.

— David, dit la princesse Sita, je t'amène Margarethe.

— Pourquoi faire? La porcelainiser, la mettre en un rubis? Mademoiselle, un rubis-balai voici qui est une belle enveloppe pour une fillette pas pressée.

— Tu ris, David... Je t'amène ma filleule Margarethe.

— Et puis!

— Pour la fiancer à ton fils.

— Absurde!

— Et pourquoi?

— Elle n'a pas le sou, branche ruinée, et puis je ne veux pas.

— Préfères-tu qu'elle devienne la femme de Nicklaus, le be-deau?

— Ça, je m'en fiche; non, mademoiselle, voulez-vous choisir une perle, un diamant, une topaze? Prenez ce que vous voudrez; mais pour mon fils, j'ai mes intentions; voyons, mademoiselle, acceptez un beau grenat?

— Mais, monsieur, je ne vous demande rien, pas même votre fils qui doit être bien laid s'il ressemble à son père!

— Pour sûr, dit un double ducat, en roulant par terre.

— Qu'est-ce que tu fais là, ivrogne d'or, d'où sors-tu?

— Faites pas attention, vieux David, c'est moi qui lui ai donné la liberté.

— Eh bien! Khosroès, si tu te donnes et si tu donnes aux autres encore un peu de liberté, je prendrai, moi, la liberté de te placer mon pied quelque part. Amusez-vous, puisque vous venez m'embêter chez moi, mais ne gênez rien. Vous avez une heure pour épuiser les joies de la vie, et puis vous me ficherez la paix. Princesse Sita, c'est tout ce que je puis faire pour vous.

— Ingrat!

— Ingrat, soit! mais charbonnier est maître chez lui.

— Hi, hi, hi, hi, s'écria une merveilleuse pelle à charbon.

— En tout cas, reprit la princesse, vous me feriez plaisir en reprenant vos anciennes façons qui étaient d'assez bon ton, alors que vous étiez mon banquier en mon Empire de Mysapore, et d'abandonner vos allures nouvelles de gargonnet en curiosités.

— Soit, vous êtes la maîtresse, faites ce que vous voulez!

— Une cavalcade, hurla Khosroès.

— C'est ça! pour perdre des bijoux, et des créatures curieuses!

— Qui te les prendra? les bourgeois sont couchés, nous sommes à cette heure les maîtres de la ville.

— Suffit! il y a parmi ces porcelaines quelques petites aventurières.

— Un mot de plus, s'écria une petite personne en robe à paniers, aux yeux de myosotis, et je me jette de mon étagère, la tête la première.

— Et nous aussi! plutôt le suicide que cette tyrannie!

— Non, pas de cavalcade, dit la princesse Sita; causons sérieusement; où est ton fils?

— J'allais vous le demander?

— Et pourquoi?

— Il y a dix ans que je n'en ai eu de nouvelles et je pense bien qu'il est au diable.

A ce moment, Khosroès poussa un cri de douleur.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

Khosroès, avec la modestie (et aussi l'indifférence) qui sied à un Mannequin, s'était assis sur une souche de bois dur.

— Mais, dit-il, c'est mon fauteuil qui se frotte à moi, et comme je suis actuellement de bois blanc, il a falli me mettre le feu. Voyons donc!

Il empoigna la souche et la regarda de près; il y avait sur le bois comme des linéaments de figure humaine, et Khosroès tapa dessus à petits coups sourds, ausculta et puis, d'un ton capable:

— Je m'y connais, il y a une créature humaine là-dedans.

— Vas-y voir, ricana le vieux David.

A ce moment, une petite perle tomba du plafond entre les mains de Margarethe qui s'écria:

— Ah! la jolie perle!

— Un rien, s'écria David, mais Sita s'était placée entre lui et Margarethe; elle prit la perle, et David marmottait toujours:

— C'est un petit rien, j'en ai de beaucoup plus belles.

Et Sita dit à Khosroès:

— Alors la voici retrouvée, je la reconnais bien; qu'en avais-tu fait? Comment est-elle ici? Répondras-tu, vaurien? et elle le secouait.

— Vous me faites craquer, dit Khosroès, maintenant qu'elle est retrouvée, laissez-moi faire, j'ai une idée.

Sita embrassa nerveusement Margarethe.

— Petite, c'est ta perle de destinée, je crois!

Khosroès avait pris la perle, la maniait; il la mit au chaton vide d'une bague de cuivre qu'il avait au doigt, et brusquement le Mannequin s'éclaira, grandit; un pectoral de pierreries l'irradia et il s'écria:

— Sarah, toi qui fus la compagne et l'amie de cet homme, évile-toi, où que tu sois, et viens nous dire où est son fils, et si, comme je le crois, il l'a enterré dans cette souche de bois de fer, délivre-le de cette étroite prison, ou indique nous, si tu es là, comment ce sera possible.

Et le vieux David ricana.

— Cherche, mon petit, cherche!

Alors une petite lueur trembla, trembla; le vieux David pâlit et s'écria :

— Tu étais pourtant bien dans le coffret des vieilles lettres, toutes parfumées de notre vieil amour, celles où tu me parlais celles où je te parlais; ne dis rien; notre repos à tous deux...

Mais le coffret éclata; il en sortit une lueur opaline qui grandit, grandit et se concréta en une femme encore jeune, tout de vert habillée, qui prit la souche entre ses bras en disant :

-- Mon enfant, mon enfant! et le bois éclata et un jeune homme en sortit qui regarda le vieux David et lui dit :

— Vieux fou, à quoi t'a servi ta malice ?

— Et la tienne, à quoi? hurla le vieux David, car il venait de reprendre la perle talismanique, de l'arracher du chaton de la bague, pendant que Khosroès demeurait en un grand geste bénisseur, et alors la forme féminine et le jeune homme s'évanouirent, et la souche de bois de fer se referma.

Et David remit simplement la perle dans son gousset, en disant bonnement :

— Voilà comme je suis.

— Un rustre, affirma Margarethe.

— C'est possible, mademoiselle, mais vous voyez, il n'y a rien à faire pour vous, ici.

— Imbécile, reprit Margarethe.

— Imbécile, ajouta Sita.

— Dis-m'en donc autant, Khosroès, sourit finement le vieux David.

— Hélas! non! c'est moi l'imbécile, mais pourquoi ne veux-tu pas, David? Tu sais bien que ces jeunes gens seraient parfaitement heureux ensemble.

— Je ne demanderais pas mieux; mais vraiment, je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas.

— Et si tu pouvais?

— Je n'y tiendrais pas.

— Enfin, on verra, dit la princesse Sita; au revoir, David.

— Oh! une absence un peu longue...

— Je te retrouverai, vieux matou, dit Khosroès. Pour ce soir, je vais ramener ces dames chez elles, faire un tour chez le roi Gambrinus, et, demain, tu auras de mes nouvelles.

CHAPITRE V.

Après avoir reconduit son personnel, Khosroès s'en retourna de son lent et solennel mouvement, retrouver le Javanais du marchand de cigares, et le bon géant Gambrinus, et ces braves gens se mirent à boire. Auparavant l'excellent Gambrinus ren-

versa rapidement quelques chaises, ouvrit et referma une fenêtre avec fracas.

— Là, nous sommes tranquilles; je ne vous ai pas dit! Le brasseur a une peur épouvantable des voleurs. Il suffit de faire quelque bruit pour qu'il se rencogne dans ses couvertures et se roule dans une véhémence surdité... Comme ça, on empêche les cancans; il n'ira pas raconter que nous lui buvons sa bière. As-séchons-en quelques grands verres et puis nous irons un peu par la ville; elle est agréable à cette heure ci; même les génies sont couchés!

— C'est ça, applaudit le Javanais, qui était, par nuance d'esprit, grand dépendeur d'andouilles, et bientôt les trois bonshommes s'en allèrent processionnellement par les rues; ils avaient déjà graissé le marteau de porte à l'intention de la gracieuse laitière, et quelques menues farces étaient préparées, lorsqu'à leur grande surprise, ils virent, sur un quai, s'avancer deux personnes, et Gambrinus donna les signes les plus violents de stupéfaction; ce ne furent pas les écailles qui lui tombèrent des yeux, mais bien un petit morceau de sourcil en plâtre noirci. Le Javanais le ramassa et le lui remit.

— Bah! ça regarde le brasseur, dit Gambrinus, mais qu'est ce que c'est que ces gens-là?

Du plus près ils y découvrirent les deux chanteurs de la brasserie.

— Eh bien! camarades, cria Gambrinus, que faites-vous ici?

— Nous allions vous voir, sire!

— Ah! très bien, allons-nous boire un peu?

— Mais volontiers, sire mais auparavant, je ne serais pas fâché de me rappeler à votre royal souvenir. Jean XXVII d'Egypte, que vous voulûtes bien recevoir autrefois dans votre beau palais de Gand; vous souvient-il? Ah! la bière y était bonne, et pas chère, ce qui ne gâte rien.

— Au contraire, monseigneur!

— Il y avait là des chopes comme on n'en refera plus!

— Et des pintes d'étain d'un poids de...

— Oh! d'un poids de?...

— Comme on n'en soulèvera plus.

— Et nous sommes allés chez Saint-Christophe.

— Qui nous a soulevé des tonneaux.

— Et on buvait à la régalaide.

— Des fûts de Nuits.

— Des fûts de Mouton-Rothschild à cent francs la bouteille.

— Comme il n'y en a que là.

— Oui, comme il n'y en a que là.

— Ah!!!

— Ah!!!

Khosroès hurla soudain :

— Ça me démange horriblement dans les tibias; il y a du feu! en plein été! mais où, mais où?

— Mon compagnon vous le dira, dit Jean XXVII; il est de premier ordre à ce jeu, il a été parfumeur de la reine de Saba; ça été une notoriété dans son temps!... Eh bien! trouves-tu?

— Pas encore.

— Ceci ne t'aiderait-il pas? Et Jean XXVII détacha à son compagnon une chiquenaude sur le nez.

Alors Khosroès déclara très net :

— Ce n'est pas une question de parfum; ce n'est pas non plus une question de feu. Il y a quelque part, par ici, un endroit où on a fait des copeaux; je crois bien que nous trouverons assez vite où cela gît.

Il se mit à flairer une piste, qui le mena jusqu'à la maison de l'antiquaire. Elle était close, ils frappèrent à la porte sans obtenir aucune réponse.

— Attendez, dit Khosroès, faisons le tour.

Ils enfilèrent une petite ruelle.

— Nous escaladerons le mur! il est assez haut! déclara Jean d'Egypte.

— Attendez, dit le Javanais, ces choses-là me connaissent. Il grimpa quelques aspérités, descendit la crête du mur, et ouvrit du dedans une petite porte par où passa la caravane.

— Et maintenant, glissons-nous en silence, recommanda Khosroès.

A ce moment même il craqua comme un mannequin mal huilé et Gambrinus croyant qu'il avait éternué, le gratifia d'un « Dieu te bénisse » et ne même temps d'une tape dans le dos, un dos excellent en bois de hêtre qui résonna au contact de la paume du géant, comme les peaux d'ânes d'un régiment de gardes civiques.

A ce bruit, le sieur David s'élança hors d'une sorte d'atelier vitré, une hache à la main et l'air terrible, en s'écriant :

— Que me veut-on?

Et à ce moment de l'établi, de l'escalier, on entendit partir une voix plaintive qui s'écriait :

— Seigneur Khosroès, est-ce vous? venez à notre secours.

Une odeur de résine éplorée s'échappait de l'atelier où tous entrèrent en bousculant le vieux David.

— Ah! seigneur Khosroès, s'écria la même voix plaintive, ne nous abandonnez pas. C'est heureux, seigneur Khosroès, que vous ayez des amis sûrs, sans cela mon pauvre fils était frit, attendez-moi, j'arrive.

Et Sarah fit éclater le couvercle de sa cassette et vint s'asseoir auprès des visiteurs auxquels elle parla ainsi :

— Seigneur Khosroès, et vous, messieurs nos visiteurs, excusez David; il est bon, très bon; je le savais bien de mon vivant; et surtout tant qu'il fut pauvre, ce fut le plus excellent des hommes; mais comment voulez-vous que le brave homme n'ait pas la tête un peu tournée? d'abord maintenant il a perdu l'habitude de l'obéissance passive à laquelle je l'avais soumis, depuis les temps les plus reculés. Aller rappeler à un homme ce qu'il vous promet, à la fontaine de Siloé, alors qu'on a vingt ans tous les deux. Dans ce temps-là, vous étiez amoureux de moi, mon cher.

— C'est bon, c'est bon, dit David, abrège ou je te fourre dans ta boîte.

— Jase toujours, tu sais bien que tu ne feras pas ce que tu veux de la boîte pendant que le seigneur Khosroès sera là, et puis, je sais trop ton respect de l'opinion publique pour croire que tu vas te montrer brutal devant cinq honorables personnes...

— De bois, de plâtre, et de cuir gaufré, les plaisants seigneurs: et ces deux guitares ambulantes, qu'est-ce que c'est que ça? dit David, en désignant peu civilement les gens d'Egypte.

— Tu le sauras à temps, murmura Jean XXVII. Continuez, madame l'ombre.

— Eh bien! je continue. Mon pauvre David qui n'a jamais eu beaucoup d'esprit s'est trouvé brusquement investi de trop de puissance. D'abord ça l'enivre un peu, d'avoir acheté à beaux deniers comptants tous ces dieux, ces bouddhas, et ces marquises et ces talismans dont j'ignore le compte depuis que je ne tiens plus les livres. Il en veut à son fils, et le punit d'avoir été quelque peu léger et de l'avoir appelé plusieurs fois: vieux fou! Comme vous le savez, il l'a enfermé dans cette bûche en bois de fer, et tout à l'heure, après votre départ, il a voulu le brûler, mais alors, seigneur Khosroès, les morceaux de bois blanc du bûcher se sont révoltés: « Jamais, se sont-ils écriés, nous ne brûlerons un jeune homme de bois de fer pour qui le seigneur Khosroès a eu des bontés et qu'il nous recommanderait s'il était là ». Dégoûté, David a voulu fendre son fils, mais voilà où le vieux mécréant a été pris à son propre piège; il l'a enterré dans du bois trop dur, il a essayé de le varloper; la bûche lui a résisté.

— Et c'est bien ce que je trouve ridicule, grommela David, c'est que ce garnement m'oppose cette impertinente résistance: je le jetterai au fond du canal, il y pourrira; je suis maître chez moi, je pense.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, reprit Khosroès, mais si vous avez un petit peu d'âme encore, vous ne le ferez pas.

— Je n'en ferai qu'à ma tête, il m'a fallu l'encager pour obtenir un peu de tranquillité; je ne veux pas qu'il me blanchisse encore les quelques cheveux qui me restent. Enfin, par considé-

ration pour vous, je vais le mettre dans un coin, sous clef; comme cela, il ne fera de mal à personne.

Et David prit la bûche en bois de fer, et l'enferma très proprement, et dit à Sarah :

— Maintenant, ma vieille, va te coucher.

La forme se fondit et rentra dans sa boîte.

— Et vous, messieurs, excusez-moi si je ne vous retiens pas, mais j'aurais vif plaisir à vous voir les talons, j'ose espérer que vous ne me contraindrez pas à appeler la police.

— Nous nous en fichons un peu de la police, s'écria Gambrius, malgré les signes que lui faisaient Khosroès et le Javanais.

— Sans doute, vieux pot, bedaine de cristal, cervelle d'étain obtus, mais ces deux garnements (il désigna les chanteurs) pourraient avoir à en craindre quelque chose.

— Non dit Khosroès, je les connais; nous partons parce que voici l'heure des hommes et le matin qui s'éveille; mais tu auras abondamment notre visite la nuit prochaine. Au revoir, tirelire, escarcelle!

— Au revoir! Rira bien qui rira le dernier!

— Au revoir! Bois-blanc.

Et que se passait-il chez notre ami le bon Godârukum?

Le bon Goddrukum dormait en son âme et conscience.

La vieille Agathina était toujours roulée en une serge; sous l'établi.

La petite Margarethe s'était endormie dans son lit; par la fenêtre aux petis carreaux losangés, des clartés de lune venaient la voir, éclairaient le bout de son nez, puis une coulée de cheveux blancs, puis ses petites mains qu'elle avait croisées sur sa poitrine. Une sorte de prêtre cingalais sur la cheminée faisait tourner comme un petit moulin à prières, et c'étaient des rêves qui s'en élevaient, qui frissonnaient, baillaient et s'évanouissaient pour revenir; un joli papillon dansa dans toute la pièce et ses ailes de lapis brillaient dans une atmosphère phosphorée.

— Oh! le beau papillon, pensa l'âme de l'enfant, je voudrais le toucher.

Le papillon vint un instant se poser sur les mains croisées, puis s'enfuit; l'oiseau d'or qui imite si bien le bruit de la cascade, de la rosée, de la grosse pluie, apparut un instant. Puis l'atmosphère devint plus lourde. Un rêve de la veille Agathina montait épais, vacillant; la face de la vieille Agathina se projeta un instant sur le sommeil de l'enfant qui prit peur et se réveilla, mais déjà Sita était dans la chambre. Elle chassa la gauche image, et l'enfant se rendormit, tandis que le moulin à rêves commençait l'amusante suite de l'arrivée du Prince Charmant.

La princesse Sita redescendit.

— Si ce sac à bière de Khosroès n'allait pas boire toute la nuit, nous aurions déjà remis chez elle, la vieille femme.

La princesse Sita ouvrit la porte et regarda; le bon Mannequin rentrait de son pas le plus solennel, et Sita lui dit :

— Il est un peu tard.

— Que voulez-vous? Princesse, je m'ennuie un peu tout le jour, et je n'ai que mes soirées.

— Eh bien! je vais te délivrer prochainement. Ecoute ce que j'ai à te dire.

Le Mannequin s'accota contre le mur, et la voix de la princesse Sita se mit à bruire mystérieusement.

CHAPITRE VI.

Un grand concours de peuple acclama les chanteurs; Jean XXVII et son acolyte faisaient gracieusement, le chapeau à la main, le tour de la société; lorsque ces personnages arrivèrent en face de la vieille Agathina, celle-ci poussa un cri et s'évanouit; le boucher Liefskron la saisit entre ses bras vigoureux et la porta contre une des bornes qui défendaient le trottoir en belles pierres de la rue aux Epices, et sans désemparer lui lança au visage quelques gobelets d'eau pure. Agathina rouvrit les yeux et remercia faiblement. Jean XXVII s'était approché.

— Madame, pardonnez-nous! les chanteurs qui passent par les rues et qui enchantent de leurs lieds les faubourgs et les grand'places devraient n'offrir aux yeux des belles que les plus parfaits visages, puisqu'ils sont les hérauts de toute la beauté; mais, madame, on dit que le sage Esope et le sagace Socrate n'étaient rien moins que des parangons de joliesse; on nous affirme que la correction athénienne du nez n'embellissait pas la face intelligente de Verlaine; je ne sache point qu'Aristophane eût été beau, et l'on m'assure que Pulcinella avait deux bosses. C'est pourquoi, et forts de ces grands exemples, nous offrons à l'humide et claire lumière, les lignes quelconques en lesquelles, nous a délimités la nature, moi et mon sénéchal Boribo, ex-parfumeur de la reine de Saba. Dites-moi si c'est lui, dites-nous si c'est moi, ou tous deux ensemble qui, patibulaires et nauséux, avons chassé les roses de leur jardin accoutumé, soit vos joues, et pour être complet, votre nez.

— Ce n'est rien, faraud d'Egypte, retorqua Agathina. C'est la fraîcheur, non, la chaleur, enfin quelque chose d'extérieur et d'ambiant, de damnable et de condamnable, de nomade avec un revenez-y de fritures d'enfer, qui m'a saisi. Votre sénéchal, monsieur, m'a rappelé d'une manière fugitive, mais désagréable, l'aspect de Master Grodwohl, mon époux qui, ving ans de sa vie tous les soirs et tous les matins, me versa l'amertume de deux

quotidiennes râclées. Il a fui un beau jour, un jour clair, un jour libre, un jour, dirai-je, d'avant-garde, et en voyant des traits semblables quelque peu aux siens, j'ai tressailli, je l'avoue, de quelque chose de semblable à la frousse.

— Erreur, madame, mon ami Boribo est un homme parfaitement recommandable, et le Pape l'a décoré de son Esperon d'or, ordre déconsidéré à tort, car on en a orné en cour de Rome les plus nobles poitrines de charlatans, banquiers en muscade, courtiers pour vampires et fardeurs de goules qu'on ait cru devoir honorer. Et puisque l'indisposition de madame s'est calmée, nous allons, messieurs, Boribo et moi, moi et Boribo reconduire madame en musique. Formez le cortège.

Et le cortège se forma et l'on reconduisit Agathina sur l'air fameux et toujours frais du bon Roi Dagobert. C'est alors que Goddrukum exaspéré s'élança hors de sa boutique et mettant le poing sous le nez d'Agathina s'écria :

— Sorcière, carogne, femme de peu, coquette, coquette, coquette, car la coquetterie qui fait vivre le tailleur quand elle met son empreinte aimable sur le cœur des jeunes gentils hommes, la coquetterie détruit le tailleur et lui crève les yeux avec des griffes de mégère, quand elle vient danser parmi les sentiments pieux et casaniers qu'il prise si haut, parmi les qualités de la femme qu'il adore. O Agathina, tu vivais dans ma veille et tu dormais dans mon sommeil, je t'avais parée d'étoffes légères aux couleurs tendres, une chambre dans l'aile la plus claire du palais de mon cœur. Je ne terminais pas une manche, pas un pourpoint, pas une boutonnière, sans me dire : qu'en pensera Agathina ? Je t'aimais tant que, lorsque tu me disais : « Goddrukum, vous finirez sur la paille », je rêvais en souriant d'y finir avec toi... lorsque vous disiez : « Goddrukum, vous finirez sur la paille, vous faites les manches trop longues et vous perdez des rognures considérables de drap, à l'ourlet »... ta loucherie même avait pour moi le charme sévère d'une aurore glacée sur le grand canal, et... tu rentres chez toi, maintenant, à mon nez et à ma barbe, escortée d'une sérénade, et quelle sérénade, outrageante au possible ; on insinue que j'ai quelque chose de commun avec la culotte du Roi Dagobert. Est-ce moi qui l'ai faite, cette culotte, et qu'y puis-je ?

— Goddrukum, assertionna Liefskron, qu'est-ce que vous avez bu aujourd'hui ?

— Rentrez en moi, soupirez, ferme-toi, plaie, étanchez-vous, larmes, et vous laves du désespoir, calmez vous. Goddrukum a trop souffert. Goddrukum ne s'exposera plus à tant de sottise railerie ! Dégonfle-toi, mon cœur ; expulse de toi-même ce cœur énamouré. Ah ! Sirène, je t'ai assez vue, adieu éternel, Agathina, Sirène... et pourtant je t'aimais !

— Eh bien ! rentre chez toi, inconstant écolier d'amour ; j'au-

rais pu te confondre d'un mot, ce mot, « je ne le dirai pas ». Messieurs les chanteurs, veuillez accepter quelque rafraîchissement chez la pauvre veuve.

Et on laissa Goddrukum à sa douleur.

Elle était de grand teint et de solidité parfaite. Goddrukum effondré près de son établi pleurait à grands glouglous ; il était en train de supputer combien d'années il lui siérait de demeurer inconsolable, lorsqu'il se sentit toucher l'épaule ; il se retourna et murmura languissamment :

— Mannequin, que me veux-tu ?

— Je veux te sauver !

— Et comment ?

— Ecoute, approche l'oreille.

Goddrukum écouta puis effectua un brusque entrechat en s'écriant : « Victoire » et nu-tête, sans chapeau, courut tout d'une traite jusque chez David où il arriva tout courant, ainsi qu'il était parti, sauf qu'un roquet soulevé de terre, se pendait avec une noble ardeur à la basque de son habit et qu'il était poursuivi par une bonne femme armée d'un balai, négociante malheureuse à la porte de laquelle il venait de faire choir un petit barillet de harengs.

— David, vieux David, j'ai une commande extraordinaire ; c'est pour chez le bourgmestre un grand bal costumé pour dans huit jours... plusieurs habits... Apporte-moi tes plus beaux manteaux, tes plus riches étoffes et surtout des gilets... il me faut quatre gilets dorés et florés ; du meilleur goût... on n'épargnera rien !

— Et bien ! je vais te monter cela ici.

— Ici, tu es fou, comment me rendrais-je compte ; pour l'étoffe, je la verrais, mais pour des choses coupées ! non ! Viens chez moi. L'affaire, d'ailleurs, ne peut se conclure autrement ; si tu ne veux pas te déranger, je prendrai demain le coche d'eau pour Amsterdam et je trouverai de tout.

— C'est bien, c'est bien, j'arrive.

En effet, une demi-heure après, le vieux David entra dans le magasin.

— Voici.

— Bien, dit Goddrukum, le gilet est la base même de l'habit ; il renferme le cœur et l'estomac ; essayons les gilets, tous, passe-les sur le Mannequin,

— Tiens, boujour Khosroès, dit David, on dirait que tu as du mal à vivre, ton métier n'est pas des plus relevés, mon garçon.

— Ça vaut mieux que de s'enrichir, comme tu l'as fait, vieux David.

— Je fais mon métier, ne m'insulte pas.

— Oui, David, passe lui les gilets.

— Celui-ci est joli, rose et écarlate avec de petites palmettes.
 — Ça ne va pas, ça ne drapé pas.
 — Et celui-ci?
 — Non plus.
 — Ah! cher Goddrukum, il y a là-dedans de la mauvaise volonté de votre Mannequin; il se rentre le ventre. Tenez, vous allez voir, et David se dévêtit rapidement, et passa le gilet en question.
 — Tiens ça, dit-il à Khosroès en lui jetant dessus son propre gilet, à lui, en revêtant le beau gilet à vendre qui, en effet, était une merveille; sur un velours ras de couleur violette un paon éployait des ocellures de perles de couleur. Ça va-t-il, ça! hein!
 — Pas mal et toi? riposta Khosroès qui s'étira et apparut magnifiquement paré et sacerdotalement; grâce à toi, vieux David, je vais changer de métier!
 — La Perle, la Perle! imbécile que je suis!
 En effet, la Perle! elle était dans ton gousset, et maintenant elle est à moi; je ne suis plus à votre service, Goddrukum; le talisman est retrouvé, mais je vous achète tout de suite un bel habit à la mode du jour, pour pouvoir me promener dans la rue, non plus comme un Mannequin en bordée, mais comme un bon bourgeois.
 Et toi! David, je t'achète tous les gilets que tu as apportés.
 — Paye.
 — Laisse-les ici, tu feras encaisser demain.
 — Non, pas d'argent, pas de gilet.
 Pose le beau gilet que tu as sous le bras, mon gilet à moi.
 — Le voici.
 — Il y manque une chose, un rien, une perle qui était dans un gousset; filou! je vais te mener chez le bourgmestre!
 — Tout beau, dit Goddrukum, monsieur est encore à mon service, et c'est moi qui t'achète tes marchandises, à trente jours, selon nos habitudes commerciales.
 — Eh bien, soit! mais je vous revaudrai ça. Au revoir! Au revoir!
 — Ce vieux-là, dit Goddrukum, m'a tout l'air de machiner un mauvais coup.
 — Oh! il ne peut plus grand chose contre nous.
 A ce moment, le duc d'Égypte ouvrit la porte.
 — Monsieur Goddrukum, j'ai besoin de vous entretenir des plus grands sujets...
 — Asseyez-vous, monsieur.
 — Mais ce monsieur m'intimide un peu, et je crois qu'il n'est pas nécessaire à notre entretien.
 — Prêtez-moi une houppelande, Goddrukum, j'irais volontiers me promener.

— Non, non, monsieur Khosroès, vous êtes trop de mes amis; je vois bien, maintenant, le talisman retrouvé, que je vais vous perdre et je ne songe pas sans attendrissement aux quelques vingt ans que nous avons passés ensemble. Je vous aime, Khosroès, comme Rembrandt savait aimer ses palettes.
 — C'est bien; Goddrukum, en revanche, je verrai à vous attacher à ma personne.
 — Vous êtes bon, Khosroès, larmoya le petit tailleur, en faisant craquer les phalanges de son ligneux ami. Parlez, monsieur. Le duc d'Égypte s'inclina et commença:
 — Monsieur Goddrukum, vous êtes amoureux de la belle Agathina?
 — Je le fus, monsieur.
 — Alors, vous ne l'êtes plus?
 — Si, monsieur.
 — Votre passion est sans espoir!
 — Pourquoi, monsieur?
 — C'est qu'Agathina est mariée.
 — Oui, un homme qui s'est enfui, qui a fait de tout, qui l'a battu pendant vingt années.
 — Et si elle aimait être battue.
 — C'est tout différent, affirma Khosroès.
 — En tout cas, s'écria Goddrukum, ce n'est pas à son mari que j'en veux et je ne vois pas pourquoi je m'en souviens, mais vous et l'autre espèce de soudard qui l'avez accompagnée en sérénadant, je vais vous régler votre affaire; je vais aller me plaindre au bourgmestre.
 — Je vous dirai confidentiellement que son mari est en ce moment-ci auprès d'elle; voyez plutôt.
 En effet, on voyait deux têtes derrière l'écran bleu.
 — Oui, dit Jean d'Égypte, mon ami Boribo a repris la place qu'il avait quittée, il y a longtemps, le jour où le Korebeurs prodigua gratuitement, les perles lumineuses d'une bière de Mars désintéressément, artistiquement brassée, et sertie des pintes historiques qu'on garde au musée de cet établissement. Le Korebeurs fêtait son enfant. Oncques personne ne vit semblable bière?
 — Le Gambrinus de l'enseigne y avait travaillé lui-même. (C'était Khosroès qui faisait circuler obligeamment ce renseignement).
 — Oui, Boribo est là, il a repris sa chaîne; voyez, il a repris la vieille tasse familiale.
 — J'y ai bu, dit sardoniquement Goddrukum.
 — Il daignera l'oublier; soyez aussi un galant homme.
 — Non, de par tous les diables, j'irai chez le bourgmestre et je lui dirai...

— Et moi aussi, j'irai chez le bourgmestre et je lui dirai que vous avez chez vous, des livres enchantés, que vous faites un peu de sorcellerie.

— Jamais je n'ai été sorcier.

— Evidemment, dit Khosroès, mais être exempt de sorcellerie, ça ne veut pas dire: être innocenté de sorcellerie, et puisque y as trempé un peu, même innocemment, ne t'expose pas à la vindicte des gens du jour, des bourgeois; reste avec nous et, foi de Khosroès, si tu nous aides, si tu renonces à Agathina pour complaire à nos amis d'Egypte! ce Boribo doit tenir à sa femme...

— Il est resté trente ans...

— Mais tu vois qu'il revient, c'est évidemment qu'il a été trente ans empêché... je te marierai, moi, si tu es sage à la couturière de la princesse Sita; nous partirons tous ensemble pour son royaume de Mysapore.

— Comment est-elle cette couturière?

— C'est la dernière image du livre de Margarethe. Tiens, regarde. Ne fais pas attention qu'elle a un peu de bleu sur la joue; c'est la faute du coloriste; le bleu de cette joue appartient à la robe, la main a fourché au coloriste. Ce soir, nous vous fiançons.

Goddrukum regarda l'image et adhéra.

— Soit, et pour vous montrer, homme d'Egypte, que je ne suis pas mécontent, je vous invite, ce soir, à boire un peu de de bière au Korenbeurs.

— Non, dit Khosroès, j'ai une autre idée; nous irons à onze heures au Rollmopshuis.

— Onze heures, ce n'est pas une heure de bourgeois.

— Tu ne seras plus un bourgeois.

— Eh bien! soit, par tous les feux de l'enfer, j'accepte; homme d'Egypte dont je ne sais pas le nom.

— Jean XXVII, duc d'Egypte.

— Eh bien! sire, je t'invite, et ton compagnon pourra y venir, et aussi Agathina.

— En effet, dit Goddrukum en s'approchant de la fenêtre, ça peut faire un bong ménage; au fond, je pouvais espérer mieux, bien mieux qu'Agathina. Tu peux rire, ma vieille; mais qu'est-ce qu'elle a qu'est-ce que je lui vois dans la bouche?

— Trente-deux dents, affirma Khosroès.

— Oui, trente-deux dents, reprit Jean d'Egypte, que Boribo lui a rapportées, trophée d'un hippopotame qu'il a tué lui-même.

— Ah! dit Goddrukum.

— Tu vois, reprit Khosroès, est-ce que tu peux lutter contre de pareils moyens de séduction.

— Hélas non! enfin tout va bien, je vais boire dès à pré-

sent une libre pinte de bière. Khosroès, consentez-vous à garder la boutique encore aujourd'hui?

— Mais parfaitement.

— Eh bien, alors je m'en vais.

Et le sémillant petit tailleur de s'éloigner en sautillant et en chantant lui-même.

Amsterdam, Rotterdam!

Goddrukum est amoureux.

— Pouah, l'incorrigible ivrogne, murmura le pédagogue, qui rentrait chez lui.

CHAPITRE VII.

— Oh la belle soirée, soupira Goddrukum, confortablement assis devant un verre d'avocat. Ah ma mie, dit-il à la couturière de la princesse Sita, vous êtes belle comme le jour; garderez-vous toujours cette robe bleu? Elle est un peu légère pour le soir, je vous ferai un de ces costumes genre anglais, comme les Anglais savent les réussir à Paris; vous allez inspirer mon aiguille. Grâce à vous, des coupes nouvelles, des plis inédits naitront; le peplum de ma Muse n'a pas froncé son dernier mot.

— Mais je n'en doute pas, repartit la petite couturière toute guillerette; je me flatte d'avoir fait la conquête d'un vrai, d'un robuste tailleur.

— D'un tailleur sain et vigoureux, ma chère, en tout cas; un peu chassique, c'est possible! mais pour vous je me jetterai dans le moderne et même si vous l'exigez, je friserai l'aventure.

— Ce sera charmant!

— Que pensez-vous d'un tortil de perles dans les cheveux, et d'un collier de velours rehaussé également de perles, comme accompagnement à une robe de soirée qu'on pourrait dénommer: les Luttés de la Tulipe: un essaim de tulipes au bas de la jupe, partant d'une parterre bien dessiné et se disputant en groupes harmonieux sur la jupe, avec une mêlée de couleurs radieuses à l'étroit canal de la taille, et votre couleur préférée, que vous voudrez bien me dire, serait celle de la Tulipe victorieuse qui viendrait, parmi des palmes de gloire, triompher sur votre robe à la place du cœur!

— J'aimerais mieux alors que cette couleur fût de votre choix.

— Je préfère m'annihiler devant votre goût!

— Non, ce sera selon votre gré; seulement je vous dirai que si vous me faites un costume trop radieux, je ne pourrai pas le porter très librement, car la princesse Sita, c'est son seul point faible, ne tolère pas autour d'elle de trop belles toilettes.

Mais voici Khosroès!

En effet Khosroès arrivait et le bon Gambrinus qui portait dans ses bras Margarethe endormie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? pourquoi apportez-vous Margarethe ? ce n'est pas une heure pour sortir la petite personne.

— Ne la réveillez pas, dit Khosroès ; vous savez que votre nièce doit épouser le fils de David.

— Mais non, mais non, je l'ai promise à Nicklaus.

— Un bedeau, comme gendre du tailleur général de la principauté de Mysapore ! Vous riez, Goddrukum.

— C'est vrai, je n'avais pas réfléchi.

— Eh bien ! je veux lui faire épouser le fils de David, qui est un poète, un excellent poète,, que la princesse Sita affectionne... je veux dire qu'elle le lit avec la plus aimable indulgence... Seulement...

— Ah ! il y a un seulement ! Mot atroce, mot bas, mot répugnant ! où est-il ce fils de David, que je lui donne mon consentement et que je lui prenne mesure pour un de ces fracs qui font époque. Khosroès, pourquoi n'est-il pas de mes clients ?

— Voilà le hic ; il est actuellement en bois.

— Vous aussi, ça ne vous empêche pas de porter le frac.

— Mais, moi, je suis articulé.

— Et lui ?

— Il est engangé ; je comptais, grâce à la perle, le dégager ; nous nous sommes introduits chez David, nous n'avons pas pu dénicher la planche où ce jeune homme est captif ; qu'est-ce qu'elle est devenue ? Mystère ! Ça ne se passera pas comme ça, mais j'aurais voulu montrer à Margarethe, son fiancé, en bel équipage, en noble tenue. La princesse Sita veut qu'elle se réveille pour le voir et l'admirer ; elle soigne le coup de foudre.

— Eh bonjour la coterie, à boire, à boire, à boire ! C'était le Javanais du marchand de cigares.

— Javanais, tu es pompette, déclara sévèrement Khosroès.

— Flûte, bois-blanc, si j'ai bu, c'est que j'avais soif... et devine un peu ce que je t'apporte ?

— Non, montre.

— Javanais, hâtez-vous, dit une voix, hâtez-vous, je souffre, je souffre !

— Voilà, madame ! s'écria le Javanais. C'est une boîte de cigares vide qui était chez mon patron ; quand j'allais sortir, je l'ai entendue se plaindre. Comment était-elle descendue d'une énorme pile de boîtes à cigares vides ? Comment ne s'est-elle pas fracassée en cognant contre la porte à petits bonds, je n'en sais rien ! Elle s'usait, elle s'écorchait, elle s'échardait, mais les femmes c'est enragé. Elle m'a dit : Il faut absolument que je voie, sans délai, le seigneur Khosroès ; portez-moi ; et me voici et voici la boîte.

La boîte s'ouvrit, Sarah en sortit, s'opalisa, la robe verte devint visible et le turban et les yeux de tendresse.

— Dépêchons-nous, dit-elle, car je crois que je n'en ai plus pour longtemps, et que je vais encore mourir, et je voudrais revoir mon fils. David est sorti cet après-midi ; il avait mon fils sous le bras, et il a dit : « Ah ! ils veulent en faire quelque chose, eh bien ! moi ! je le ficheraï dans le canal ; je suis sûre qu'à cette heure mon fils est dans le canal !

— Qu'y faire ?

— Y aller !

— Mais, dit Khosroès, je vais surnager.

— J'irai, dit Gambrinus, et il ôta sa couronne.

— Mais tu es en plâtre, mon ami, et celui-là de cuir gaufré.

— Moi, j'y vais, dit Goddrukum.

— Attendez !

— La princesse Sita entra, escortée de quelques-unes de ses femmes ; on la mit au courant.

— Attendez ! je réfléchis... je ne vois rien.

— Et moi, je vois que j'y vais, clama Goddrukum.

— Ah ! Goddrukum, Goddrukum, mon maître, mon époux, c'est la congestion ! et la couturière embarrassait tous ses mouvements.

— Allez-y, bon Goddrukum, reprit la princesse Sita.

Elle n'avait pas fini de parler, que le petit homme bondissait et l'on entendit son plongeon.

CHAPITRE VIII.

L'entrée du Rollmopshuis donnait dans une belle rue d'au moins deux mètres de large, aussi spacieuse et confortable qu'une bonne petite rue de n'importe quelle petite ville, où tout se passe, comme en la petite ville où nous sommes, tranquillement et comme à l'habitude ; mais, après la salle commune, qui était comme toutes les salles communes des bonnes brasseries de Hollande, propre, claire, joliette avec un portrait de la reine Régente, et un portrait de la petite reine, puis diverses effigies polychromes de la petite reine sur les affiches multicolores de thés, de chocolats, et de bonbons qui se recommandaient de lui avoir, plu, après cette salle commune, il y avait non pas un jardin, mais une belle terrasse vitrée. C'était extérieurement comme un beau pavillon chinois avec de belles clochettes tintinnabulantes tout le long de son toit de bois ouvragé, et cela donnait, immédiatement, non pas sur un simple canal, mais bien sur quelque chose de plus beau qu'un étang ; car c'était, pleine d'eau vive, et les étoiles s'y miraient en courant, une maîtresse place d'eau, réservoir pour les petits canaux d'à-côté, et il y avait là une foule de

beaux poissons, dont le cyprin pourtant si superbe, n'était que le plus dépenaillé.

Et c'était en face de ce beau carré de moire et d'or que Goddrukum rafraîchissait ses amis, c'était de cette belle terrasse qu'il venait de se jeter héroïquement, c'était de cette eau limpide et limoneuse qu'il sortait à cet instant même, non point comme tout à l'heure, pimpant, fringant, héroïque et tant soit peu fanfaron, mais roide, décoloré, les cheveux collés, ruisselants, et droit comme une règle, au bout du poing d'une autre forme noire et longue, qui le posa contre le rebord intérieur de la terrasse d'où le petit homme tomba sur le sol comme un épi fauché.

Et la voix de la grande forme qui venait de déposer commodément Goddrukum se fit entendre.

— Vous avez l'air de gens respectables et bien mis; c'est vraiment folie à vous de jeter à l'eau un homme qui ne sait pas nager, à moins que vous espérassiez ne le point voir revenir, auquel cas je ne vous adresse point mes compliments. Je replonge.

— Monsieur, monsieur, s'écria la petite couturière, entrez un instant; monsieur, vous avez sauvé Goddrukum, entrez boire quelque chose; je vous en prie, monsieur le sauveteur, entrez vous rafraîchir.

— Vous êtes bien bonne, mais je suis tout rafraîchi.

— Forme issue des eaux profondes, articula le Javanais, tu ne refuseras pas un cigare, un cigare de la firme Zilcken et Arts; un havane de Zilken et Aarts tu ne dois pas en fumer tous les jours?

— Ah! certes non, s'écria la Forme, où est le cigare? vieux frère!

Le sauveur de Goddrukum était une magnifique Otarie qui sauta d'un bond vers le Javanais, prit le cigare, l'alluma et s'étendit à terre avec un soupir de délices, comme s'il y avait eu là le plus moelleux des tapis.

— Mais dites donc, objecta Khosroès:

— Minute! il me semble que je perds mon porte-monnaie.

En effet, en un mouvement un peu gauche, il avait laissé sortir de sa poche un tas de petits goujons qui déjà se rigolaient sur le parquet; il les râfla d'un revers de main, les remit dans sa poche et s'assit sur sa queue; il avait ainsi l'aspect d'un homme assis à la turque, ou d'un tailleur, et c'est cette particularité qui rappela au souvenir des assistants, le bon petit Goddrukum.

— Il faudrait faire revenir ce brave, dit Sita, tuot émue.

— Ça me connaît, ça connaît le vieux Gambrinus; mon po-teau, une bonne vieille pinte, hein qu'en dis-tu?

Rien, pas de réponse.

Gambrinus soupira:

— Allons! à un plus fort que moi, (il agrippa une bouteille) Goddrukum un petit schiedam?

Rien et pourtant le bon géant s'était baissé, il avait débouché la bouteille et la faisait respirer au noyé.

Rien.

Alors Khosroès:

— Permettez! mais un peu de silence!

Goddrukum, les meilleurs habits se fond dans les maisons de confectons!

— Quel est le menteur qui a dit cela, hurla Goddrukum, où est-il que je le crève, ôte ta veste, je jette la mienne et on peut vérifier les coutures, et toi jette la tienne que je te montre les stoppages, les brûlures du drap et que je te prouve que c'est un sale drap qui garde toutes les odeurs, qui a été mal lavé, de laine mal peignée.

Alors Gambrinus, conciliant, intercala:

— Goddrukum, calme-toi, prends une bonne pinte.

— Oui, une bonne double-pinte, oui, c'est vrai, où suis-je! Je reviens d'un pays de merveilles où tout danse, où tout chante, mais ma belle n'y était pas. Ah! te voici! et il se précipita dans les bras de la petite couturière.

— C'est si gai que ça chez vous, dit la princesse Sita à l'Otarie.

— Gai! c'est une façon de parler. Aujourd'hui Ils s'amuse, Ils disent des vers, Ils font de la musique, Ils sont très gais, parce qu'ils ont trouvé tout à l'heure, au fond de l'eau, une bûche.

— C'est mon fils, s'écria Sarah d'une voix déchirante, c'est mon fils, rends-le moi, va le chercher.

— J'peux pas, dit l'Otarie.

— Et pourquoi! Aie pitié d'une mère.

— J'peux pas, j'suis pas d'une condition très relevée, j'ai eu des malheurs; j'suis là comme cordonnier et comme scaphandrier. Si j'allais les déranger à cette heure-ci, Ils me ficheraient à la porte.

— Qui, Ils?

— Les Ondins et les Ondines.

Alors Sita, d'un ton doux:

— Mon ami, allez chercher la bûche, le sort de cet enfant en dépend. (Elle lui montrait Margarethe endormie), il serait trop long de vous raconter, mais je m'adresse à votre bon cœur.

— Oui, dit Khosroès, vas-tu faire mentir l'immémoriale légende. Tous les poèmes, toutes les religions, toutes les cathédrales de glace, toutes ces tours de lumière blanche qui descendent du pôle vers nous, et les grossiers habitants de ces hautes latitudes, que parfois on vient nous montrer dans les foires, tout cela,

et aussi l'histoire des savants célèbres, faussement attribuée à Bacon, dit, répète, clame et chante la bonté des Otaries.

— Possible, mais j' peux pas risquer ma place.

— Veux-tu un cent? dit le Javanais.

— Un florin, reprit Gambrinus.

— Un bel habit, susurra Goddrukum.

— Merci, moi c'est en cuir que je me décore.

— Veux-tu un autre cigare, enchérit le Javanais.

— Oui, merci bien!

— Tiens, prends-le.

— Merci, je le fumerai tout à l'heure.

— Mais va chercher la bûche.

— J' peux pas, et d'ailleurs ce n'est plus une bûche.

— Oh! mon fils, mon fils n'est plus une bûche, s'écria Sarah, ô joie, ô joie éternelle; Otarie, je suis à tes genoux.

— Non, madame, vous êtes sur les vôtres et c'est bien différent.

— Eh, eh! notre ami est spirituel, tenta Khosroès.

Il est inutile d'affirmer que si quelqu'un avait la mine d'un condamné à mort, l'aspect d'un homme piétiné par des syntagmes de malheurs, lardé de toutes les épées d'Amalec, frappé par l'âne de Balaam, c'était le vieux David, qui venait d'entrer sur la pointe des pieds.

— David, dit Khosroès sévèrement, tu as fourré ton fils dans le canal.

— Est-ce que j' sais, répondit David qui reprenait son aplomb, est-ce que je sais ce que vous me chantez; je ne peux pas venir boire honnêtement un verre de bière, sans entendre parler de ce chenapan. Salut à la compagnie. Patron, un verre de bière.

C'était pour se donner une contenance, et assurément il allait filer; mais sur un signo de Khosroès, Gambrinus se plaça dans l'encadrement de la porte, et comme David faisait mine de se rebeller, le géant lui dit:

— Quand tu voudras sortir, tu passeras par là, et il lui montrait la belle et commode verrière, ouverte sur la grande place d'eau; et puis, tu sais, nous sommes en nombre.

— Oh! tout ça m'est bien égal; Sarah aussi a trouvé le moyen de partir. Je l'avais mise, par mégarde, dans une boîte à cigares, je ne sais plus où elle s'est fourrée!

— Regarde par ici, mécréant. Oui, tu m'avais cachée dans une boîte à cigares vide, mais le maître du Javanais est venu en ton absence chercher les boîtes à cigares vides et m'a emportée avec lui, et maintenant je suis libre, libre, libre!

— Eh bien, je vais aller chercher ton fils dans le canal!

— Ne le laissez pas aller, ne le laissez pas aller, il sait nager, il lui fera du mal.

— Soyez tranquille, je veille, dit le géant Gambrinus, et de sa forte main, il retint le vieux David, car celui-ci ayant vu la porte du fond s'entr'ouvrir, s'était précipitamment levé et avait été précipitamment rassis; le Javanais filait sur une indication de la princesse Sita.

— Voyons, monsieur l'Otarie, dit Goddrukum, un bon mouvement!

— C'est curieux qu'il soit si méchant, dit la petite couturière, il a de si bons yeux.

— Et la moustache vraiment impériale, dit Sita.

— Vous trouvez, dit l'Otarie.

— Oui, oui, affirmèrent les femmes de la princesse, de beaux yeux et une belle moustache.

L'Otarie se levait.

Et quelle démarche, quel port de souverain, s'exclamaient les petites femmes.

— Allons! vous faites de moi ce que vous voulez! Je vais voir à voir, et d'un bond il plongea.

— Ils ne veulent rien savoir, s'écria-t-il au bout d'une minute, et il replongea.

Sarah pleurait. Sita pleurait et Margarethe s'éveillant, dit:

— Qu'est-ce qu'il y a?

Précisément le Javanais rentrait, et pas seul; il amenait avec lui quatre petites clochettes, avec un joli torse d'émail, les têtes de perle, et des jupes de verre violâtre, et elles sautaient sur leurs battans d'argent de la façon la plus gracieuse.

— On a un peu chaud quand on a couru, dit la plus jolie d'entre elles à la princesse Sita (et elle s'essuya le front qu'elle avait très hyalin sous deux bandeaux de lapis-lazuli), mais trop enchantées, princesse, de vous être agréable!

— Ah ça! grogna David, vous n'avez pas fini de me tarabuster; vous êtes allé chez moi, chercher des clochettes à moi; vous dévastez des choses à moi, et tout ça pour un garnement de fils, qui était insupportable même en bois, qui va devenir plus insupportable encore, si on le tire du canal où je l'avais fichu, un drôle qui, à mon sens, devait être en deux heures au plus, sur les côtes d'Angleterre.

— Tu as pris le bois trop lourd, vieux David, et il est allé au fond, dit Sarah. Tu l'as fait exprès, tu as choisi le bois de teck pour qu'il ne s'abîme pas.

— Non, pas du tout! une pinte de bière, patron! s'il vous plaît!

— Tu as fait une bêtise de prendre le bois de teck, vieux David, argua Khosroès.

— Me prends-tu pour un vieux matou comme toi, qui se taille dans un hêtre sans valeur; le fils de David devrait être du bois le plus précieux; il me venait directement de....

A ce moment, les yeux de David s'ouvrirent, fixes.

— Imbécile! s'écrivait-il, je suis perdu, et par ma faute, ah! sot orgueil! Je voulais qu'on dise: le vieux David est fastueux jusque dans sa colère. A voir le bois où il enferme son fils, on devine celui dont il se chauffe; je suis fichu.

— Tu parles, ajouta Khosroès.

— Je ne parle plus; un petit schiedam, patron; aujourd'hui, votre bière m'est un peu amère.

Les quatre clochettes s'étaient placées devant la terrasse, et elles s'étaient mises à danser d'une façon presque hiératique, lente, graieuse, solennelle. La petite Margarethe ouvrait des yeux émerveillés et disait à Sita:

— Elles ne sont pas dans mon livre.

— Non, dit la princesse, elles sont du tome II.

Et David hurla de frayeur:

Ils ont le tome I, je suis perdu.

Mais Sarah s'était approchée.

— David, mon David, rappelle-toi les temps anciens. Quand tu ne pouvais pas me voir, tu traversais toute la plaine en chantant à tue-tête, et tout le monde s'écrivait: «Q'uest-ce qu'il a David, il a fait une bonne affaire», et moi je savais que c'était pour moi que tu chantais, et je m'enorgueillissais. Et quand nous avons été mariés, j'étais la mieux mise des femmes qui allaient à Jérusalem pour la fête des prémisses; et quand nous nous sommes retrouvés, après tant de morts accumulées, quand nous nous sommes retrouvés dans ce pays-ci, souviens-toi de la petite maison basse, enrubannée de chèvrefeuille, et comme tu dis à mon père: «je viens chercher mon bien», et qu'il te répondit: «tu en as si bien usé pendant tant d'incarnations que je ne saurais te le refuser pour la première fois» et il t'a donné six cuillers d'argent, et une traite sur la banque Rothschild, que tu ne connaissais pas, et il te mit au courant et tu m'as dit le soir même: «L'Eternité a du bon!» et tu alas chanté, tu sais, notre chant traditionnel, le Lecho Daudi, et toute la rue s'est mise à la fenêtre.

— Tout ça ne m'explique pas où est passé le tome I. Si on ne m'avait pas volé le tome I, rien de tout cela ne serait arrivé. Sarah, qu'as-tu fait du tome I, c'est parce que tu avais perdu le tome I que... Enfin, j'ai fait ce que j'ai voulu, et tu n'as pas à te plaindre!

— Je ne me plains pas, mon ami, tu es bon, tu es juste, mais ce n'est pas de ma faute si tu n'as plus le tome I.

— Je vais tout vous dire, s'exclama Goddrukum; mais Khosroès le fit taire:

— Ecoutez la musique.

Les quatre clochettes avaient repris comme une très douce chanson, et voici les petites clochettes du toit qui se mirent à faire chorus, et c'était toute une gracieuse musique et délicate; quand elles eurent fini leur morceau, des applaudissements éclatèrent du fond de la grande place d'eau; on se précipita, à temps pour voir plonger un cygne, et ce fut tout.

— Ce n'est pas un résultat, dit la princesse Sita.

— Attendons, marmonna Khosroès, elles vont recommencer.

— Qu'est devenu le tome I, reprit David, qu'on me le dise, je verrai après ce que j'aurai à faire.

— Parle, Goddrukum, dit Khosroès.

— Je serai bref. Tu ne peux pas dire, David, que tu n'aies été toute la vie, au moins celle que je te connais, puisqu'on a un peu embrouillé mes idées sur ce point, ce soir, il faut te dire que je suis un honnête homme, que j'ai l'habitude de me coucher à dix heures, et même, le bourgmestre, M. van Svuermuf, un homme qui serait charmant, s'il n'exigeait pour sa houppe-lande deux poches de plus que l'ordonnance, deux poches de côté qui font saillie, que diable, un homme a assez pour ses gants et son mouchoir et sa pipe et son paquet de Varillas ou de Knaster, ça dépend du goût, et aussi de la pipe, mais le bourgmestre ne fume pas la pipe de porcelaine qui voudrait du Knaster, sauf chez lui peut-être en buvant du vin de groseille...

— A la question! hurla Gambrinus.

— La question est là; sans ces deux poches, le bourgmestre serait aussi bien bâti qu'un autre. Il a été pontonnier au Herengracht à Amsterdam où ils ont fait un si beau travail.

— A la question, Goddrukum, dit Khosroès.

— J'y suis en plein; si le bourgmestre ne m'avait pas farci la tête de propos dans le genre de ceux-ci: «Goddrukum, vous êtes un bon artiste, mais vous ne valez pas les artistes du bon vieux temps, consultez un peu les livres d'estampes», eh bien, une fois j'avais encore la vieille Keth, qu'Agathina m'a fait renvoyer parce qu'elle avait trois dents, et que l'autre l'humiliait par ses perpétuelles forfanteries à ce sujet...

— Je me suis rattrapée deppuis, hein, Goddrukum; et tout l'hippopotame éclata de rire sans modestie.

— On perd un bon os à moelle, on ne sait pas ce qu'on retrouve, avec autant de dents qu'on peut.

— Goddrukum, à la question, dit d'un air sévère la petite couturière.

— Ah! pardon, ma reine; oui, dit-il, comme machinalement, mon âme est un poêle à deux étages; dans celui du bas des cendres refroidissent; mais dans celui du haut, ô ma bien aimée! la flamme saute et bondit vers toi.

— Bien, Goddrukum, dit David, mais ton histoire, mon tome I.

— Eh bien, David, tu ne peux pas nier que tu aies toujours été un peu serré ?

— Ah ! ah ! hurla David, parle, ou je te donne un coup d'épingle, et si tu godes, je te repasse.

— Ne te fâche pas, voisin ; eh bien, tu as tou-jours été un peu serré ?

— Humph !

— Et un jour, dit très vite Goddrukum, ton fils est venu me voir, et il m'a offert de me vendre un bouquin d'estampes ; je n'en voulus pas d'abord, parce qu'il n'y avait pas là beaucoup de costumes hollandais ; mais il y en avait d'autres, encore d'autres ! j'allais tout de même refuser l'affaire, lorsque Khosroès me toucha l'épaule et me conseilla l'achat ; il est très persuasif, Khosroès !

— Et d'où ais-tu ce merveilleux conseiller ?

— Tu as la mémoire troublée ; c'est toi-même qui me l'as vendu.

— Ah ! s'écria David, de plus en plus illuminé, je l'avais acheté dans le même lot que le livre. J'aurais dû les séparer.

— Tu l'avais fait, je les ai réunis. Enfin, j'ai payé le livre à ton fils, deux florins.

— Ecoute, Goddrukum, rends-le moi, et je te rembourse avec bénéfice, tu auras quatre florins, si le livre est en bon état, bien entendu !

— Je crois qu'il y manque des pages que Margarethe a déchirées.

— Et pourquoi, mademoiselle !

— Mais, monsieur David, pour les envoyer faire les commissions de la princesse Sita, mon amie.

— Et elles sont loin.

— Qui ça ?

— Les pages... Goddrukum, je te le reprends tel quel à six florins.

— Mais, mon pauvre ami, je n'en ai plus que la reliure ; depuis que j'ai ton livre, je ne suis plus le maître chez moi ; Margarethe, à qui je l'ai donné, parce que vraiment, il ne contenait rien d'utile pour moi, en a fait des choux et des raves des sornettes et des cornets.

— Je me suis bien amusée, affirma Margarethe.

— C'est un drôle d'amusement, permettez-moi de...

— David, supplia Sarah, ne dis rien à ta future bru.

— Jamais, s'écria David, Goddrukum, je vais jusqu'à cent florins.

— Eh ! eh ! dit Goddrukum.

Alors Agathina glissa d'une voix basse mais perceptible à son cher Boribo :

— Je te l'avais bien dit qu'il était prodigieusement intéressé. Goddrukum entendit et répliqua :

— Non, monsieur, on n'offre pas cent florins au tailleur général reconnu d'utilité publique, et subventionné de la reine de Mysapore.

— Si c'est à ce dignitaire que j'ai l'honneur de parler, répondit David, je préfère m'en aller, il est très tard.

— David ! David ! s'écria Sarah, pardonne, pardonne tous les torts que tu as eus ; je t'en supplie, sois charitable, sois bon, oublie tout ce que tu as fait aux autres...

— Et ce qu'on me fait à moi-même, sans vergogne ; oh ! toi ! pour ton sacrifiant de fils !

— David ! David ! crois-tu que c'est une vie que d'être enfermée tout le jour dans une boîte, et le soir de ne pouvoir sortir, à cause de la singularité de mon costume... As-tu quelque chose à me reprocher, n'ai-je pas été un modèle d'obéissance passive ?

— Tu m'as coûté plus de cent florins de serrures, à casser tes boîtes pour venir me parler de ton chenapan de fils...

— Eh bien, pardonne-moi, pardonne à ta vieille Sarah ; je pleure, je pleure à tes pieds ; si mon petit Ismael, qui est, quoique tu en dises, poète...

— Je ne dis pas le contraire...

— Et moi, je vais tout dire, si ton petit Ismael avait consenti à t'accompagner tous les jours, pendant que tu soufflais dans ta flûte l'ouverture du « Barbier de Séville », et les « Rendez-vous de noble compagnie », tu n'aurais pas été si dur.

— Pourquoi n'y a-t-il pas consenti ?

— Il l'a fait durant sept ans.

— Eh bien, c'était le premier pas, il n'avait qu'à continuer.

— Mais ces jeunes gens, tu sais, avec leur Wagner, leur Grieg, leur Fauré ! ça n'entend rien à la musique, à la bonne musique ! D'ailleurs, ton fils ne détestait pas la flûte ; il m'a dit souvent : la flûte, c'était l'instrument de Marsyas.

— Connais pas...

— Il ajoutait : Mais Marsyas en jouait mieux que mon père, et si Marsyas n'avait pas si bien joué de la flûte, on ne l'aurait pas écorché tout vif... C'était peut-être dans ton intérêt... tu faisais trop de progrès...

— Il y a des contribuables qu'on n'écorche pas tout vifs ; ce n'est pas comme moi de ce moment-ci.

— David, dit Sita, si tu veux venir avec nous à Mysapore, tu ne paieras plus jamais d'impôts.

— Ah ! vous retournez à Mysapore ?

— Aussitôt ton fils à nous rendu; je le marierai à Margarethe; il sera poète officiel de ma cour; comprends-tu cette alliance de mots? le poète officiel de la cour.

— Pas du tout.

— Eh bien, il me fera une fois par an une cantate, et moi je lui assurerai par contrat trois mille roupies par an.

— C'est une somme... Mais moi, qu'est-ce que je ferai, car vous avez mis sens dessus dessous tout mon magasin; les faïences se sont sauvées, les porcelaines sont en insurrection.

— Et voici les diamants, s'écria triomphalement le Javanais.

Mille belles personnes toutes petites scintillaient aux pieds de la sultane de Mysapore, pépiaient, se bouscuaient pour former des groupes un peu intéressants, et Khosroès les regardait d'un œil attendri.

— C'est ça, dit David, c'est la débâcle. Ah! Sarah! ce que tu me coûtes!

— Mais, vieux David, je te nomme ministre des finances, ton fils fera de bornes cantates, tâche de me faire de bonnes finances!

— Avec quoi? Qu'est-ce que vous avez dans votre portefeuille?

Khosroès énonça, grave:

— Des valeurs de mines.

— Bon!

— Des plantations de curaçao.

— Bon!

— Vingt-deux champs de palmiers intarissables à escarboucles életriques.

— Un peu baissé!

— Cent cocotiers, à noix de coco auto-sculptées, qui donnent naturellement des physionomies d'hommes illustres par la seule lecture au premier jour du printemps d'un dictionnaire biographique ou d'un article de journal... Trente mille arbres d'essences diverses, bouleaux, hêtres...

— Il y a là le hêtre dont on t'a fait?

— Oui, monsieur, et la forêt de teck d'où vient la souche où tu as mis ton fils. Cette souche porte ce timbre: garanti contre les enchanteurs, titre de rente de bois, inaliénable, convertissable, ce qui fait que ton fils t'échappe.

— Nous avons du temps.

— Il y a trois ans qu'il y est, n'est-ce pas, et c'est en chiffres arabes.

— Eh bien! c'est bon pour cinq ans.

— Produis un peu la pièce.

— Je ne peux pas.

— Alors quoi!

— Eh bien! il y restera encore deux ans.

— David, David, s'écria Sarah, pardonne-moi.

— Qu'est-ce que tu as encore fait?

— J'ai fait gratter le cinq et mettre un trois.

— Par qui?

— Par des souris.

— J'achèterai un chat.

— David, dit Khosroès, ne t'arrête pas aux bagatelles de la porte. Il y a encore pour vingt-trois millions de l'Extérieure de Samandal.

— Ah! ah! à quel taux?

— Au dernier cours.

— Je vous les achète deux millions.

— N'achète rien, puisque tu vas gérer...

— Eh! bien, David interrompit Sita, ne chicanons pas sur les détails, rends-nous ton fils, consens à son mariage avec la petite Margarethe, et ces titres je te les donne; tu me feras rattraper cette perte par ta sage gestion.

— Bon, cela, c'est entendu; alors je veux bien me prêter à vos intentions. Il est convenu: 1.° Que tous les diamants, porcelaines, objets d'art évadés de mon magasin, ou soustraits, me seront rendus?

— Non, dit Sita, mais en qualité de contribuables particuliers, ils te paieront chaque année trois pour cent de leur valeur. Je te donnerai bon sur ma cassette royale.

— Soit, il y a une chose qui me gêne encore, c'est Sarah; elle occasionne des frais de transport.

— Je les paie.

— Vous voudrez bien aussi assurer à vos dépens, sa réincarnation par votre dieu Vichnou?

— Je m'y engage.

— Sans même me compter le port de sa boîte?

— On affranchira. Khosroès est ministre des cultes et des colis postaux, il arrangera cela.

— Alors je suis tout convaincu... Sarah, c'est pour toi ce que j'en fais. Allez, la musique! qu'on me rapporte ma bûche de fils.

Et les clochettes de repartir, de rechanter et de redire le plus joli des lieds, les ondins applaudirent, et l'on vit un tas de jolis petits yeux sur la face de l'eau; mais ce fut tout.

Alors David ricana:

— On a encore besoin du vieux, David.

Et Sarah:

— Tu le sais, mon ami, et tout le monde le sait, tu es une lumière!

— Alors, Bois-blanc, mon collègue, fais demander du papier

timbré, et enregistre bien toutes mes conditions, la promesse qui m'est faite de ministère des finances, et de la présidence du conseil.

— Mais non, dit Khosroès.

— Accordé, dit Sita.

— Inventorie bien et complètement le contenu du portefeuille à moi confié, les mines, etc...

— Bien, attends cinq minutes.

— Un peu de musique, allez donc, clama David.

Et la musique des clochettes de recommencer, et durant que s'égrenait la mélodie, Khosroès avait écrit et signé, et le même applaudissement ironique d'égayer la place d'eau.

L'Otarie grimpa et dit:

— Où est le Javanais?

— Ici même.

— As-tu encore un cigare?

— Oui, en voici un très bon, mais tu me donneras des nouvelles.

L'Otarie tira quelques bouffées.

— Quand je l'aurai fini, je t'en donnerai des nouvelles; et il disparut en pouffant.

— Le salaud, hurla Goddrukum.

— Soyez sage, reprit David, vous allez voir ce que peut un homme qui connaît le maniement des valeurs; laissez-moi seulement arriver au perron.

— Oui, mais entre Gambrinus et Goddrukum.

— Soit... David se fit de ses deux mains un porte-voix:

— Je vends du Samandal à 30.

— C'est du Samandal volé, émit l'Otarie, ça fait 60 à Bagdad!

— Profitez de l'arbitrage, je vends du Samandal à 30.

— Faites-vous des primes, grésilla une voix dans les vagues.

— Non, je vends au comptant du Samandal à 30, à condition qu'on me rende ma bûche. Le Samandal fait 60 à Bagdad, pendant dix minutes je le vends à trente, à condition qu'on me rende mon fils, ma bûche, je veux dire, mon fils, si vous voulez.

La terrasse se remplissait d'Ondins.

— Bas les pattes, dit David: Khosroès, prends les ordres!

— Pour qui me prends-tu?

— Pour une table, un manche de porte-plume; mais paiement avant livraison des titres, mon fils!

Il y eut dans l'eau un grand bouillonnement, et l'Otarie arriva en disant: voilà, et déposa un jeune homme un peu éberlué, qui, à la vue de son père vibrant et agité, énonça:

— Te voilà, vieux fou! as-tu un cigare?

— Ah! s'écria David, courroucé, ajoutez un mot au traité:

chaque fois que mon fils traitera de vieux fou son père, M. le ministre des finance de Sa Majesté de Mysapore, on lui retiendra, au bénéfice de monsieur le ministre, cent roupies sur le montant des honoraires de ses cantates; au surplus, il sera alloué à monsieur le poète officiel, fils du ministre des finances, un droit de prélèvement sur les sitaloutados, s'élevant à 20 par jour, ou bien (et il s'inclina devant la princesse), voulez-vous le nommer directeur de votre régie des tabacs; il fait de mauvais vers, mais il fume, je ne dirai pas bien, mais beaucoup.

— Une régie, chez nous, ce ne serait pas convenable!

— Ah! donnez-moi le droit de fonder une régie, j'en ai besoin pour mes finances.

— Soit.

— Et toi, garnement, tu en seras dégustateur; fe voilà casé, dis que je ne suis pas un bon père.

— Ne lui dis rien, dit Sarah à son fils ne le contrarie pas, profite qu'il est de bonne humeur, il a tout fait rater chaque fois qu'il s'en est occupé; pour une fois que ça va bien, ne lui dis rien. Mais ma boîte est un peu fragile, tu n'as rien de solide sur toi?

— Attends.

Et le fils de David se précipita vers le balcon, et cria:

— Kellner!

— Voilà!

— Montez-moi une boîte en bois de teck; et d'une voix caressante, il dit à sa mère: je t'y mettrai dans cinq minutes et je te porterai.

— Ce sera moi, affirma Margarethe.

— Non, mademoiselle, ce sera moi.

Khosroès intervint:

— Je vais tâcher de vous mettre d'accord. Allo, Allo, la communication, bien, Orio, Orio, mon cousin Orio... Allo... peux-tu télégraphier: Mysapore, à représentant Vichnou, réincarner de suite Madame Sarah David, frais garantis sur nos douanes; et après viens un peu ici, à Rollmopshuis, il y a longtemps qu'on ne s'est pas vu.

CHAPITRE IX.

— Alors, monsieur, dit Margarethe au fils de David, c'est vous qui vous disposez à devenir ma poupée.

— Non, mademoiselle, votre époux, ce qui est bien différent.

— C'est dommage, monsieur, vous n'êtes pas le Prince Charmant?

— Pas absolument; mais je puis...

— Quoi?

— Vous raconter très bien l'histoire du Prince Charmant.

— Et comment ?

— Il faudrait du loisir, mais c'est quelque chose comme ceci :

Il y avait une fois une belle petite fille avec des boucles blondes comme de l'or et un joli visage très clair, qui regardait à sa fenêtre. Elle était à son rouet; le rouet ne faisait pas de bruit, tout en filant beaucoup, beaucoup, parce que la petite fille l'avait grondé. « Rouet, tu gênes mes rêveries et tu m'empêches de me figurer le Prince Charmant qui va passer; je l'attends à toute heure »; et la petite fille ne se rendait pas compte que c'était elle, en attendant, avec son petit air sage, ses gestes vifs et même un peu pétulants, qui était la Princesse Charmante; et quel-qu'un vint près de la petite fenêtre qui dit: « Je suis le Prince Charmant », « et la preuve ? » répliqua la petite fille qui, sans le savoir, était rationaliste; l'inconnu lui présenta un miroir, où elle vit son clair visage et ses boucles blondes.

— Alors !...

— Taisez-vous un peu, mes enfants, on appelle au téléphone.

C'était une jolie sonnerie qui tintait, grêle, claire, rythmée, si musicale que les petites clochettes dansantes et les petites clochettes du toit, se mirent à l'accompagner, et Gambrinus, do-delinait de la tête, et Khosroès se mit à danser de son mouvement lent et solennel; mais David, de son ton bourru :

— Les affaires sont les affaires, sachez ce qu'on nous répond.

Et voici qu'on répétait mot à mot par le téléphone, ce qu'avait câblé à son correspondant d'Amsterdam le dieu Vichnou.

« Salut à la princesse Sita ! Nous la prions de regagner le plus tôt possible, pour être le plus tôt possible très près de notre droite bienveillante, son royaume de Mysapore. Nous lui accordons pour elle et sa suite, toutes les réincarnations qu'elle désirera; nous l'autorisons à les exécuter à titre provisoire et ne les infirmerons qu'au cas d'indignité personnelle et d'impiété bien constatée, ce qui veut dire, étant donnée notre sincère admiration pour le bon goût de la princesse Sita, qu'il n'y aura lieu de radier personne, et ne mettons ici cette restriction que pour la forme et la validité de l'ordonnance.

« Pour obtenir la réincarnation immédiate, il suffit de tourner le commutateur du téléphone, sur le téléfluide qui l'avoisine; prière de se hâter, le téléfluide ne fonctionnant que de minuit à trois heures, il serait trop tard si l'on attendait le petit jour et il faudrait remettre la chose à demain.

« Le dieu Vichnou pince amicalement l'oreille à la princesse Sita, et la prie, puisqu'elle est de passage en Hollande, de dire au conservateur des musées des antiques, à Leyde, que ce dieu en a assez d'avoir perpétuellement des marques de mouches pres-

sées sur le nez de son effigie cataloguée n.º 1234, et qu'il faut porter comme indication au « Schaïbar », pièce unique que ce musée détient: « Transformation Thibétaine de l'idée de Vichnou » et non « Transformation Tartare du mythe de Vichnou »; ce savant échappera ainsi à une inexactitude et à une impolitesse.

« Si la chose est faite en diligence par les autorités compétentes, le dieu Vichnou réincarnera volontiers une de ces momies égyptiennes qu'elles cultivent si bien.

« De Batambang, l'an toujours nouveau de notre règne divin.

« VICHNOU ».

— Il n'y a qu'à tourner le commutateur, ah ça ! patron, où est le commutateur ? dit Khosroès.

— Que personne ne sorte, s'écria le vieux David, où est le commutateur ? montrez tous vos mains; et il commença sa tournée d'inspection; il tournait, tournait et ne trouvait rien, lorsque le Javanais, qui était malin comme un singe, avisa un joyau bizarre à la cravate de l'Otarie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une manière d'épingle, dit l'Otarie.

— Farceur, et le Javanais lui prestidigita entre les pattes défensives qu'il portait devant sa cravate, un bibelot à tête d'ébonite et à corps de cuivre que l'aimable marin avait simplement subtilisé.

— Imbécile, dit le Javanais, tu pouvais mettre le feu partout.

— Alors, je l'aurais éteint, dit l'Otarie, j'ai de quoi.

Khosroès, sévère, lui affirma :

— En châtement, tu ne seras point réincarné.

— Tant pis, répliqua l'Otarie, d'un ton vexé, et il allait plonger dans le canal, lorsque le Javanais l'arrêta.

— Ecoute, tu as eu tort, mais tu es un bon diable, je vais faire quelque chose pour toi; puisque, crapule enracinée, pourvu encore des plus déplorables instincts, de ceux que l'homme réussit à étouffer chez ses plus barbares échantillons, tu es ichtyophage et manges ton semblable....

— Ah ! pardon ! je ne suis ni chair ni poisson !

— Tu es amphibie, tu es frère du poisson !

— Oui.

— Et tu en manges ?

— Oui.

— Ce n'est pas le crime, ça n'est pas non plus la délicatesse. Eh bien ! je vais faire quelque chose pour toi. As-tu jamais mangé du thon mariné ?

— Non.

— Eh bien, en voilà (il lui dépiota fort tranquillement une

boîte); voici le thon, et avec la boîte, je vais te faire une belle épingle de cravate; tu vois, le nom du fabricant luit comme l'or, dès qu'on le frotte un peu; c'est joli, ça!

— Oui, dit l'Otarie, je suis content.

— Et pou le reste, tu es content de ton sort?

— Oui.

— Alors tu n'as pas besoin d'être réincarné?

Et le petit Javanais sauta devant l'appareil, absorba pour son compte du fluide, et cria, d'un ton de camelot:

— Tout le monde a pris son numéro.

Sarah, tout à fait belle en sa robe verte, avec un beau collier tout scintillant qui était de larmes revivifiées, et un turban surmonté d'une belle aigrette aux feux surnaturels, qui étaient des pensées de tendresse cristallisées, serrait convulsivement Margarethe dans ses bras, et son fils, et les blottissait en elle, répétant:

— Combien nous allons être heureux!

— Et moi, dit David, je ne compte plus.

— Toi aussi, vieux fou! répondit son fils.

— Vieux fou!! vieux fou! je ne suis pas un vieux fou, je suis un ministre, j'ai droit au titre d'Excellence, chenapan!

— Eh bien! trouve-moi un autre titre que chenapan, et je te donnerai de l'Excellence.

— Je t'appellerai Sa Prépotence monsieur le Poète officiel, et comprends bien pré-potence, celui qui est tout près de la potence, de la belle poutre en trapèze.

— Quel est l'imbécile qui parle de bois ici, s'écria Khosroès. Est-ce qu'il y a des choses en bois; ne ferais-tu pas mieux de régler tes affaires avec les Ondins?

— C'est fait, ma besogne est toujours faite avec promptitude et exactitude. J'ai souvent attendu mon fils à déjeuner, mais le déjeuner l'attendait toujours à heure fixe.

— Ah ça! as-tu fini, Excellence, lui reparti son fils, fais encore des affaires, si tu n'as rien d'autre à faire.

— Sarah, mon cher fils, ma chère bru, il serait bon, nous en avons le loisir, de remercier les ondins qui t'ont si gentiment délivré.

— J'attendais cette bonne parole, s'écria le roi des Ondins, en escaladant le balcon, mais je n'ai fait qu'obéir, et trouvant dans mes domaines, ce bois de teck, venant des forêts de Mysapore, moi vassal de Samandal, empire marin dont Mysapore est allié, j'ai obéi à l'injonction écrite dessus, en caractères Kawis: « Prière aux amis de Mysapore d'ouvrir ce colis s'il s'égaré », signé Khosroès, mon noble ami Khosroès à qui je suis heureux de serrer la main.

— Ah! si j'avais pu te varloper, chenapan, grogna David.

Tant pis, Excellence!

Khosroès avait overt ses bras à l'ondin.

— Et comment, depuis le temps qu'on ne s'est vu... qu'est-ce que tu fais ici?

— Mais, n'ayant qu'un tout petit royaume, j'ai accepté d'être l'ambassadeur de Samandal, en Hollande; à ton service, une fois rentré; mais c'est vrai, vous autres d'à fleur de mer, vous êtes pays de protectorat; ça ne fait rien, tu peux avoir besoin... en tout cas à ton service.

A ce moment, Margarethe se mit à pleurer; et se jetant dans les bras de Sita:

— Sita, Sita, Gambrinus est encore en plâtre?

— Gambrinus!

Le géant ne dit rien.

— Gambrinus.

Le géant ne répondit rien, mais une larme coula de sa forte paupière à sa forte pinte.

— Gambrinus, dit Margarethe, vous ne voulez pas venir avec nous?

— Mademoiselle, je voudrais bien; mais ma place est ici; vous allez au pays de l'Arack, un vilain compagnon, du Limon, de la Mangue, d'un tas d'ennemis à moi. On m'a toujours prédit que là-bas, je deviendrais pâle, jaune, souffreteux. J'ai, une fois, envoyé un de mes fils en Provence, c'était un garçon charmant, d'une intelligence claire et mousseuse. Ils l'ont noyé, mademoiselle, avec de la limonade!... Non, n'insistez pas, mademoiselle, il me faut mon ciel gris, ma pipe, mon ami Jan Steen, qui ne se déplacerait pas pour les meilleurs jambons, pas même pour moi; il me faut des places propres et les petites femmes en forme de grosses pintes, et mes bons sujets qui me boivent tout le jour et rêvent de moi la nuit.

— Mais ils vous suivront, Gambrinus!

— Gambrinus, ajouta Khosroès, tu reviendras si tu ne te plais pas, mais viens faire un simple voyage! je te promets à Mysapore, mieux qu'un palais, un temple immense, mieux qu'une cave, car là, des éléphants de deux cents coudées ont les pieds adhérents aux solides fondations d'une carrière de marbre qui se perpétue par les Antipodes, de Mysapore à Pilsen, bloc de marbre encore vierge.

— Blanc?

— Non, du marbre de couleur, jaune et éclatant comme de la bière pâle.

— Bon, j'aime mieux ça.

— Et au-dessus, des colonnes, qui sont les caparaçons des éléphants, soutiennent à deux cents mètres d'immenses terrasses d'où partent des jardins enchantés, des baobabs géants qui sont

à eux seuls, une brasserie et au dessus à mille mètres, une voûte, de montagnes, car tout cela est une grotte faite d'escarboucles, d'émeraudes et de diamants verts; et la mer vient mourir languissamment à l'ouverture de cette grotte inconnue. Ce sera ton inconnue. Ce sera ton temple.

— Mais je suis un peu lourdement vêtu pour les pays chauds.

— Je suis là, Sire, dit Goddrukum.

— Eh bien! va pour une promenade, mais comment reviendrai-je?

— Sire, dit l'Ondin, trop heureux de mettre au service de Votre Majesté, mon yacht particulier.

— Eh bien, soit! je ferai comme les autres, mais.... attendez!...

— Prenez du fluide toujours.

— Il y a le temps... je suis ici par charte constitutionnelle, il faut que je prévienne le bourgmestre.... que diront mes sujets s'ils ne me trouvent pas à ma place ordinaire? Il faut au moins que je rédige une proclamation; franchement, si je quitte le Kornebeurs, j'amasserai sur ma dynastie un discrédit; ils diront que je suis un coureur; et même, si je me maintiens au-dessus de l'opinion publique, que feront-ils, mes chers sujets, je vous le demande?...

— Ils prendront le Gambrinus d'en face, celui de l'hôtel Britannia....

— Un usurpateur, le duc de Stout et Pale-Ale, misérable! et Gambrinus allongea à Goddrukum, le malencontreux interrupteur, un coup de pied qui le fit sauter comme une grenouille; il allait disparaitre dans le canal lorsque l'Otarie le happa au passage.

— Eh! doucement, dit le Javanais, en retirant de la bouche de l'Otarie le petit tailleur; et l'examinant, il dit: Il faudra un fond; Otarie, tu es un peu brute.

Goddrukum se mit dans un coin et bouda; la petite couturière alla lui tenir compagnie.

— Eh bien! dit Gambrinus, faites chercher le bourgmestre.

— J'y vais, dit Javanais, il me connaît un peu, c'est un fumeur; qu'est-ce qu'il faut lui dire: que tu t'en vas?

— Non pas, ça le tuerait.

— Alors?

— Dis lui que le feu est au téléfluide. Au fait, il va te prendre pour un personnage de cuir gaufré, envoie-lui le patron.

— Patron! patron! patron! tout s'exclama en chœur: Patron! patron! patron!

— Le Patron! éleva une voix sèche, rèche, criarde, une voix de haut de tête, d'une tête très mince, durcie par suite du parcimonieux abri de cheveux chanvre un peu pauvres. — le Patron,

il est allé prévenir les autorités, il est allé protester; ah! ah! je veux bien, et je ne sais pas si mon mari n'y a pas perdu son âme, héberger jusqu'à minuit des mécréants de contes de fée, mais jusqu'à trois heures, holà! jamais; voici bientôt le petit jour, tas de canailles.

Ah! pardon, madame, s'interrompit-elle, en apercevant la princesse Sita, mais vraiment je m'étonne, qu'une personne aussi bien mise que vous, et qui a l'air si convenable, soit encore au café à cette heure-ci, et cette chère enfant à qui on donnerait le bon Dieu sans confession!

— Eh! si je te faisais saisir demain!

— Quoi, vous aussi, monsieur David?

— Oui, mon âme, je vais te coller l'huissier aux trousses!

— Ma maison est bonne, monsieur, mon mari...

— Certes, mais toi, tu me dois encore cinq cents mètres de rubans, quatre paquets d'épingles à cheveux; je ne sais pas ce que tu en fais.

— Monsieur, vous insultez une femme!

— Eh bien! dis, où est-il ton mari?

— Il est allé chercher le bourgmestre, morsieur; il était d'abord content de savoir que vous emportiez le Gambrinus du Kornebeurs; c'eût été une bénédiction pour le Bollmopshuis, un établissement bien commode pour messieurs les Génies et les Ondins, mais il a entendu que le yacht particulier du roi des Ondins allait vous servir à voyager, et ça, c'était une forte déperdition de clientèle à cause du Schiedam qui a bien son prix aussi, sire Gambrinus.

— Allez-vous coucher, femme, dit sévèrement Gambrinus; j'entends les autorités, je vais les recevoir... Groupez-vous!

— Minute, dit le roi des Ondins, que j'aie revêtu mon costume d'ambassadeur; il sauta dans l'eau, et revint au bout de neuf secondes, en un frac brodé très correct.

Tout le monde se mit en rang; on avait improvisé avec quelques tonneaux vides un trône pour Gambrinus; un jupon rouge de la maîtresse de céans habillait de pourpre les barils, et les topazes du colleir de Gambrinus et l'or de sa couronne étincelaient comme des soleils.

Cependant le tambour résonnait; le bourmestre Van Svuermuf s'avancait à la tête de la compagnie des arquebusiers du vieux temps. Il les disposa en bordure du canal; les Ondins s'étaient alignés et s'espacèrent sur les vagues de la pièce d'eau, leurs lances à eau si redoutées.

Devant ces préparatifs de résistance, Van Svuermuf tira de sa poche un mouchoir blanc très propre et par habitude, commença le geste de se moucher, mais, se ravisant, et se rappelant la situation, l'agita en parlementaire.

Le roi des Ondins fit flotter sur la terrasse une très belle étoffe, moire verte et or, et Khosroès attacha solidement à côté un grand pennon couleur de feu, et Gambrinus, tirant de l'armoire de la salle commune le drapeau hollandais, le planta entre les deux autres. Van Svuermuf était un peu étonné; le Javanais passant entre les drapeaux et les jambes pendantes sur la pièce d'eau, lui dit:

— Monsieur le bourgmestre!

— Homme de cuir gaufré!

— Si vous prenez l'engagement de ne pas déplacer un vos hommes, avant que loyales explications aient été échangées, je vous indiquerai un moyen pratique d'arriver à nous, non comme parlementaire, mais comme un ami, à qui on n'arrachera pas les yeux.

— Je m'y engage, dit le bourgmestre.

— Eh bien! tournez à droite; vous verrez clair, voilà le petit jour, et passez par la porte de la rue.

— Soit! dit le bourgmestre. Capitaine des arquebusiers, vous auriez pu penser que toute maison a une porte sur la rue!

— On ne pense pas à tout, monsieur le bourgmestre.

— D'ailleurs, je le reconnais, je n'y pensais pas non plus.

Le bourgmestre entra, on le mena à la terrasse, et quand il vit Gambrinus en une telle majesté, entouré d'ambassadeurs, de princes, d'Ondines, de clochettes parlantes, dansantes et de diamants animés, il écouta avec respect toutes les explications qu'on voulut bien lui donner.

— Vous partez, c'est bien, articula-t-il; je vous regretterai. Je profiterai de votre départ pour situer une curieuse expérience à savoir: si les veilleurs de nuit qui dormaient si bien pendant que vous faisiez toutes vos frasques, dormiront aussi bien quand vous serez tous partis; les Ondins, je n'ai pas à les surveiller, ils sont sous pavillon diplomatique. Aussi pour la princesse Sita, sa suite, monsieur le ministre Khosroès, le vieux David qui était venu et qui s'en va et son poète de fils, je n'ai rien à dire; pour le roi Gambrinus, je m'en fie à sa parole de revenir et à son vieux fond de sentiments nationaux; mais Goddrukum, qui n'est ni Ondin, ni Génie, ni quoi que ce soit d'étranger ou de phénoménal, je ne puis lui délivrer de passeport et crains de devoir l'admonester sévèrement, pour son désir de quitter la ville, où il rend des services, à la vérité, peu considérables...

— Monsieur le bourgmestre, je vous ai toujours bien servi...

— Moi, oui, mais les autres.

— Mais, dit Khosroès, vous oubliez que Mysapore est un pays de protectorat hollandais, et que Goddrukum n'a qu'à vous faire une demande contresignée par deux notables pour avoir de

vous son certificat d'identité et par conséquent le droit de passeport.

— Oui, mais nous ne le lui donnerons pas; il n'y aura pas dans la ville deux citoyens qui voudront aider à la dépopulation...

— Pardon, coupa Goddrukum, j'ai deux concurrents...

— Vous m'en direz tant... je n'ai plus aucune objection à vous faire. Quand partez-vous pour Mysapore?

— Tout de suite, pour disposer d'une journée à Amsterdam, pour nos emplettes et, le soir, nous aurons le paquebot.

— Soit! messieurs, alors vous pouvez prendre le premier bateau, celui où il n'y a jamais personne, qu'on fait partir seulement pour s'asseoir qu'il y a toujours assez d'eau dans le canal, que la machine fonctionne bien, que l'équipage est bien éveillé. Il viendra tout à l'heure à l'appontement.

Et Gambrinus dit:

— Mes amis, mes frères, vous noliserez sans moi les errabondes espérances; sans moi, vous verrez les nuits violettes et les lunes d'or pur; sans moi, vous rêverez sur les parfums de forêts sombres et silencieuses, qui émanent sous l'étrave du navire, des fonds endormis de la mer de Merveilles. Je vous enverrai mon portrait, c'est tout ce que vous pourrez avoir de moi avec mon affection, mon bon souvenir et la certitude que vous emportez, que quoi qu'il se fasse, se passe ou se défasse, vous serez toujours les bienvenus au Korenbeurs, où j'ai mes habitudes. Brasserie de la terre natale, j'aime mieux tes solives claires que les voûtes de diamants. A tous, au revoir, et si c'est votre faute, ou de la faute de votre bonheur sous les climats d'ombre incandescente, que vous ne reveniez point, adieu!

Et toi, Margarethe, notre petite concitoyenne, qui t'en vas vivre au pays des fées, emporte mes meilleurs vœux et la certitude de ma vive admiration; en retour de toutes les bienveillances que je te garde, laisse le fils de David tranquille, quand il boit sa bière ou quand il fume son cigare, ce qui l'incite à mieux boire sa bière. Il sera ainsi le symbole de cette union de l'Orient et de l'Occident, du houblon et de la solanée qui sont la caractéristique même de notre époque.

Au revoir, Margarethe; voici le bateau! Je vais, mon cher Van Svuermuf, si vous le permettez, commander à votre place les honneurs militaires dus à nos hôtes de distinction.

Pour la première double-pinte d'adieu, ouvrez le ban!

Et les tambours battirent et les arquebusiers saisirent leurs poires à bière et les portèrent à leurs lèvres.

Et les servantes du Rollmopshuis réveillées, portèrent des doubles-pintes à tous les assistants.

Goddrukum pleurait d'attendrissement.

Au commandement d'attention! toutes les pintes, toutes les

che è fra la terzina bucolica del quattrocento e cinquecento e quella del Pascoli, avendo egli saputo evitarne la monotonia con lo spezzarne la prolissità tradizionale: i bucolici del nostro cinquecento «oh miseris hominum mentes, oh pectora caeca!» filano per sessanta settanta terzetti ed è un'amaritudine aspettare quella benedetta chiave che ce ne liberi — il Pascoli chiude generalmente il suo giro metrico «commodus et patiens» al quinto terzetto. Gli sappiamo grado come di una liberazione dal dominio barbarico, e crediamo di poter affermare che tale innovazione è stata in lui riforma inconscia derivatagli non da propositi intellettuali ma dal suo modo d'intuire, il naturale adagiarsi della sua rappresentazione nel ritmo che le è omogeneo. Con lo stesso fatto si spiega la tendenza ad introdurre in altri metri versi molto brevi, trisillabi, bisillabi, monosillabi ch'è un continuo spezzare; i quali non danno sempre il loro effetto (perchè quando il poeta ha inconsciamente prodotto un proprio atteggiamento artistico, può riflessivamente ripeterlo e non riuscirgli, imporre cioè se a se medesimo) ma pure spesso determinato un rilievo particolarmente coi graziosi servigi della rima. Poichè essa sebbene a Teodoro de Banville, che ne confuse il difetto con l'essenza, paresse una vilissima chiave mnemonica, può fare l'ufficio che il chiaroscuro nella pittura:

E l'alba il suo cielo rischiarà,
cui spruzzola prima di brina,
così come tu la tua cara
casina.

Dà o no un'impressione di raccoglimento domestico più intimo, di piccolo luogo caro quel «casina» messo là? Fatelo montare di uno scalino e, aggiungendolo al verso precedente con la soppressione della rima togliete la pausa che lo precede e n'è l'effetto — avete perduto il rilievo. Tanto è vero che ogni nulla, in arte, può valer tutto; tanto avevate torto, o Teodoro di Banville, a prendervela con una donna!

Il Pascoli dunque ha lasciato i «grandi soggetti»; egli si chiama volentieri «poeta contadino», e sotto questo aspetto in cui spicca particolarmente, devo ora, oltre quanto ne ho già scritto, considerarlo di proposito. Certo, dicendosi «poeta contadino» il forte artista non ha completamente definito se stesso, perchè l'appellativo non esaurisce il sostantivo; ma bisogna riconoscere che tale appellativo abbraccia la massima parte della facoltà estetica di lui perchè non v'è quasi espressione pascoliana che in qualche

modo non ci richiami alla campagna. Perciò è subito da avvertire che la sua georgica non è tutta nei Primi Poemeti; essa si trova in Myricae, nei Canti di Castelvecchio e qua e là nei Poemi Conviviali come in Odi ed Inni.

Eccoci dunque con Virgilio. Siamo avvezzi a mettere insieme nella nostra immaginazione con tutta facilità questi poeti, e per ragioni che hanno tutta la tenacità del pregiudizio. Intanto è noto anche ai barbieri che Virgilio scrisse della bucolica e della georgica; poi il Pascoli, forse un poco illudendosi sulla sua parentela con il poeta di Pietola (il quale dice così volentieri «arma virumque cano» e fa non pochi divincolamenti quando deve parlare di pecore e di erpici), mette in capo ad ogni suo volume, non senza intenzione, dei motti virgiliani: «arbusta iuvant umilesque myricae», «paulo maiora», «canamus» — tutte cose le quali, congiunte con l'abitudine mentale dei raggruppamenti letterari, fanno e hanno fatto parlare i critici, del Pascoli, come appunto di un pronipote del Marone in linea diretta. Ora io so che egli ha studiato, come forse nessuno, Virgilio e lo conosce come si possono conoscere le cose adorate; io non discuto certa misteriosa efficacia che l'arte virgiliana possa aver avuta sull'arte del nostro: faccio un semplice confronto tra i due poeti o, meglio, tra le loro georgiche — espongo quello che a me pare; cioè che esiste fra esse una profonda differenza estetica ed affettiva.

Virgilio, ammoniscono con insistenza gli storici della letteratura latina, ha scritto la sua opera stimolato con frequenti pungelli da Mecenate, che gli mise, quindi, per forza tra le mani il vincastro e la zappa. Non c'è bisogno di prove così dubbie e così estrinseche: si deve trovare proprio in essa l'indizio della poca «sincerità campagnuola» di lui. Con questa frase virgolata non intendo di negare alla georgica virgiliana un grande valore poetico, che, anzi, avrò modo più avanti di mettere in evidenza; voglio invece significare che Virgilio non sente una perfetta fratellanza, coerenza, omogeneità fra la sua anima d'artista e la vita della campagna. Nella campagna egli non è, si può dir, mai; non lascia mai il suo alto stile per confondere la sua voce e quindi se stesso con le cose e con gli esseri che descrive; c'è, appunto, un continuo distacco tra la sua arte e l'ambiente ch'egli s'è proposto di ritrarre. Come il suo stile, così il suo cuore stesso è lontano dai campi — egli ha bisogno di darsi, di quando in quando, coraggio, perchè l'opera intrapresa è «umile» per il suo carne, trova, cioè, confrontandoli intellettualmente, una sproporzione tra questo e quella, ossia, come credo, una eterogeneità; sente il

bisogno di ripensare ad opere epiche, narra la morte di Giulio Cesare, accenna al poema con cui celebrerà Augusto; immagini eroiche di soldati, di legioni, di guerre compenetrano e quasi intonano la rappresentazione campestre; là proprio dove il poeta pare più sinceramente innamorato della campagna, gli balza grande, incoercibile, nella fantasia l'immagine della sua Roma:

sic fortis Etruria crevit
scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma
septemque una sibi muro circumdedit arces.

Lo stesso «salve, saturnia tellus» col relativo «magna parens frugum» (che forse non sperava di diventare una volta il luogo comune dei comizi agrari italiani) è una dimostrazione di quanto io sostengo; quel suo «viva l'Italia!» non è di contadino, ma tutt'al più di soldato quarantottista o di politico giobertiano. La sua stessa complessiva visione georgica è cosmopolitica cioè essenzialmente epico-romana, mancandole quel carattere di limitazione, quella

sieve del mio campetto utile e pia

che esprime l'amore georgicale del contadino per la proprietà: la campagna virgiliana è grande come l'impero di Augusto.

Dicevo che non intendo di negare il valore all'opera latina — tutt'altro! Credo dunque che Virgilio abbia una concezione sua propria, ma sostengo ch'essa è profondamente differente da quella del Pascoli. Oltre quanto già ne ho scritto, osserverò che la concezione virgiliana è profondamente pessimistica: l'uomo vi si rappresenta nell'aspetto etico più sinistro; «noi s'è la buona umanità» esclama il Pascoli — tutt'altro! «Homines durum genus», «impia saecula», ecco che cosa sono gli uomini; e il contadino — quel contadino che nella georgica nostrana dirà all'ospite:

ciò che avanza per sei basta per sette...
bevi il mio vino e siediti tra' miei cari...

e che ci viene presentato nel capoccio come la moderazione ideale — è nel poeta augusteo l'«avarus agricola», l'«iratus arator», il «durus agrestis», e il poeta pare partecipare la durezza: davanti alle selve recise per ridurle a campo, c'è l'espressione dell'avarizia esultante nella sua violenza:

at rudis enituit impulso vomere campus;

e degli uccelli rimasti senza tetto ci si ricorda appena per rappresentarcene il volo con la frase

altum nidis petiere relictis,

che il Pascoli riprenderà teneramente così:

nell'aria, un pianto... d'una capinera
che cerca il nido che non troverà.

E nella rappresentazione del semplice sensibile c'è in Virgilio qualche contatto col Pascoli, contatto s'intende accidentale, ma oltre la sincerità campagnuola, manca in esso latino la tenerezza pascoliana per la differenza appunto della concezione etica. L'uomo, il «durum genu», nella sua avidità ha e vede nemici ovunque: quegli uccelli che danno il tono affettivo a tutta la poesia del poeta romagnolo, appaiono qui come nemici dell'uomo e così è di altri animali e di erbe: «variae pestes», «importunae volucres», «improba cornix», «improbis anser» sono pure virgiliani; e dove la Rosa del Pascoli dice:

Povere cencie! Poveri uccelletti;
non hanno ove posare le zampine
nude! coperti campi, alberi, tetti!
Non hanno che beccar queste mattine:
nè un vippolo nè un becio: ecco, e costoro
tendono... oh! babbo è troppo buono, infine!

è pure Virgilio che insegna ripetutamente «insidias avibus moliri» anche di festa — poichè «nulla religio vetuit», non c'è impaccio di scrupoli. Ora leggete il «The hammerless gun» e cercate l'anima virgiliana nel Pascoli! Nemici dunque all'uomo gli animali, nemiche le piante, nemica la terra: la terra che si è concessa in così poca parte all'aratro, che produce solo forzata dal lavoro, che fa degenerare per inesplicabile fatalità i semi gettativi dall'agricoltore, nonostante la sua cura. Da questi particolari etici e naturali scaturisce una visione georgica tutta di lotta e il contadino, che pur vi apparisce così di rado, ha in essa, per il forte prammatismo che vi domina, qualche cosa di selvaggiamente atletico e bellico.

*
* *
*

Molto diversamente il Pascoli. Il quale in primo luogo sente molto più sinceramente la georgica per l'omogeneità della sua facoltà intuitiva con la vita campagnuola che ne è la materia. Parecchi fatti dimostrano tale omogeneità: il poeta, intanto, non esce mai nelle sue rappresentazioni dalla campagna e da quella determinata campagna; la visuale del suo occhio, come quella dell'occhio di un vero colono, è ben definita: l'azzurra visione di S. Marino, la Pania, Castelnuovo; non sente bisogno di reminiscenze storiche nè geografiche che lo distraggano, come Virgilio, dal suo sito, dal campetto con siepe e con fossetto: la solatia Romagna e le gentili terre lucchesi sono sempre così presenti al suo spirito che gli stessi concetti filosofici gli vengono espressi per immagini derivate di là:

mentre noi, il mondo va per la sua strada,

noi ci rodiamo, e in cuor doppio è l'affanno,
e perchè vada e perchè lento vada.

Tal quando passa il greve carro avanti
del casolare, che il rozzon normanno
stampa il suolo con zoccoli sonanti,
sbuca il can dalla fratta, come il vento;
lo precorre, rincorre; uggia, abbaia.
Il carro è dilungato lento lento;
il cane torna stertutando all'aia.

Proprio l'opposto di Virgilio, che, come s'è notato, le immagini epiche, geografiche e storiche e la sua «pulcherrima Roma» sente il bisogno di far penetrare nella georgica. La più grande meditazione cosmologica del Pascoli, dov'è rappresentata? in campagna: ad una veglia agreste, fra capocci e massaie, il poeta, vedendo sul ceppo bruciarsi delle formiche è condotto a meditare la distruzione del mondo, l'immortalità dell'anima, il problema della vita. Come l'Impero e Roma sono sempre in vista nella georgica di Virgilio, così la città è totalmente assente dalla visione pascoliana; certi momenti vien fatto anzi di attribuire al nostro poeta una specie di sentimento apocalittico, una sottintesa maledizione lanciata a Babilonia.

Rilevo un altro lato dell'omogeneità che dicevo. Il Pascoli può servire come esempio perspicuo della vittoria che l'arte, quando è tale, ha in un poeta, sull'abito artistico, cioè sulla preformazione della cultura di lui. La cultura infatti intesa veramente come una collezione e una riproduzione meccanica di espressioni artistiche altrui, va considerata nella sua natura come una più o meno palliata tendenza all'imitare e al ripetere, ciò che rivela in essa un carattere prevalentemente mnemonico — l'arte è proprio la negazione di tale tendenza cioè il superamento definitivo di tutte l'espressioni esistenti. Il Pascoli dunque, affezionatissimo figliuolo di Virgilio, imbevuto intellettualmente di classicismo quanto, a così dire, ce ne sta, divenendo, quando gli tocca, artista, separa nettamente il suo da quello degli altri e lo dimostra tagliando corto col formalismo tradizionale. Virgilio è particolarmente famoso per l'epiteto, modo suo di condensare le rappresentazioni divenuto abitudinario in moltissimi poeti ed esprime un indirizzo aristocratico — il Pascoli lo lascia quasi del tutto. E si capisce; non lo trova coerente con la sua parola così poco scolastica, così parlata, così rurale: tutto ciò che di stilizzato può esservi nel narrare, nel descrivere, nel discorrere cade necessariamente come la pelle vecchia alla biscia in primavera; quando ci resta, stride come una bestemmia in bocca di una monaca, stride più che in qualunque altro poeta tanta è la etero-

rogeneità delle forme classiche dall'arte pascoliana. Nel quattrocento e nel cinquecento, quando niente di proprio si doveva dire, il formulario virgiliano o, in genere, classico stava a posto — si faceva allora di tal pasta gnocchi; ma in un sonetto (per portar degli esempi) dove con tanto realismo nuovo il poeta parla di un cavolo... oh sentiamolo!

.... nobil vite, alcuna gloria è spesso
pur di quel gramo, se per lui l'oscuro
paiol borbotta con suo lieve scrollo;
e il core allegra al pio villan, che d'esso
trova odorato il tiepido abituro,
mentre a' fumanti buoi libera il collo;

dove c'è, dicevo, tanta realtà di cose percepite immediatamente, come può starci la «pampinea vite» ripetuta per grazioso dono due volte e il «puniceo strascico di foglie»? Si sente anzi un po' di stentato anche in quel «per lui» delle due terzine e in quel «con suo lieve» che ci richiamano al formalismo poetico tradizionale fatto di vocaboli «eletti» e di omissioni di articoli determinativi. Il Pascoli infine dov'è lui è così lui che il non lui si riconosce subito e si mette con una boccaccia alla porta. Perciò stesso sbuffo peggio di un mantice quando leggo il «Rosa dalle bianche braccia» trovando appunto troppo stridente contrasto tra una vera forosetta contemporanea ch'è il «Rosa» e una dea omerica ch'è il «dalle bianche braccia»; m'incomodano cordialmente per la stessa ragione il «vivace aglio» il «facile olio» dove si presenta un soffritto e il «mia pastorella bruna» romantico rottame e il «frutto pendulo» e i «ciliegi popolosi» in bocca di un modesto capoccio — a tutto ciò io faccio, come Vanni Fucci, le fiche.

Ma, così, mentre rilevo tali mende, forse meglio che in altro modo, ho potuto mostrare la spontaneità agreste dell'impressione, che c'è nella georgica pascoliana: parla di contadini come un contadino; non solo non c'è storia costi, ma non c'è neanche lingua storica — non solo non vi si trovano matrone, ma neppure parlare illustre — nè poltrone, insomma, nè stil sublime! Questo non è poco, anzi è moltissimo. Moltissimo è che per rappresentare la campagna la lingua sia campagnuola, poichè essa ne è elemento principlissimo raccogliendo, fissando, perennando, a così dire, nelle nostre fantasie l'ambiente rappresentato.

Ripetiamo, ora. Il poeta parla come i suoi contadini — segno evidente che è tra loro:

o Valentino, vestito di nuovo
come le brocche dei biancospini:

non è col lettore, come si vede, è veramente con Valentino.

Dove? a Castelnuovo o a Barga in una viottola o sulla piazzuola.

Io dissi: — brucia la capanna a gente! —
e i vegliatori, col bicchiere in mano,
tutti volsero gli occhi alla finestra....

eccolo il poeta che fa la veglia con i suoi buoni villani di lassù. Ancora una cosa: chi fa il maestro, come Virgilio, si stacca già per ciò stesso da quello che insegna e da coloro che istruisce; ma al Pascoli non casca mai dalla penna il didascalico «iubebo»; i paesani che la sanno più lunga di lui espongono per conto proprio il loro «de re rustica» con la scioltezza, con la rapidità, con l'efficacia che ha un dialogo realmente parlato e non stilizzato — tutto l'elemento didascalico si dissolve vitalmente nella tenue e vivace eloquenza del proverbio:

il tempo è fido, gli dicea, compare...
Sai, per il grano, che spicciarsi è bene;
presto è talora, tardi è sempre male!

*
* *

Ha visto il Pascoli la necessità estetica di tale atteggiamento linguistico? Pare di sì; ad ogni modo con essa si spiega e si giustifica il suo criterio rispetto ai vocaboli. Non posso differire di trattare questo argomento.

Il Pascoli che in arte è, come tutti i veri artisti, un indipendente e un sincero, in retorica si è mostrato davvero quello che stranamente parve in politica al governo del novantotto — un soggetto pericoloso! Chi legge le sue note nell'Antalogia «Fior da fiore» lo vede preferire forme popolari a forme ufficiali della grammatica, e del vocabolario, e lo sente ammonire i fanciulli, con quel suo tono tra di ovicula e di paterfamilias, di mettersi in testa vocaboli qualunque ne sia la provenienza, e di creare addirittura quelli che non ci sono pur di potersi esprimere. In questo eccitamento blandamente anarcoide alla libertà del vocabolario c'è un riflesso delle sue tendenze artistiche: il vocabolario ufficiale non poteva bastare alla sua espressione, egli doveva superarlo e valersi quindi di elementi che la servissero pienamente. Da ciò la cesarea liberalità con cui concede cittadinanza agli idiotismi del contado lucchese, da ciò quell'uso così originale dei vocaboli inglesi messi nelle bocche dei contadini reduci dall'America settentrionale. Contro questo disprezzo dei riguardi dovuti per una parte alla Crusca e per l'altra «a quello che i capi-comici chiamano il rispettabile pubblico» insorgono i critici — Dino Mantovani fra questi.

— Salvo pochi casi hanno torto — osserva Vittorio Cian; io vorrei dire che hanno torto senza riserva perchè non contro un fatto o contro una serie di fatti, ma contro un principio — e contro i principî il torto si ha sempre o non mai. Se ogni artista che ha qualche cosa da dire, e qualche cosa, s'intende, di nuovo cioè di suo, dovesse prendere il vocabolario quale si trova nella memoria d'un supposto pubblico medio, egli starebbe fresco!

— Ma non scrive per farsi capire?

Siamo alle solite. Torniamo a quella benedetta concezione dell'arte popolare. No — il poeta non è un apostolo nè un propagandista nè un conferenziere dalla canora voce, che deva adattare la propria eloquenza alla piatta capacità dei neofiti e delle signore; egli non scrive per un pubblico qualunque ma per sè stesso poichè l'arte, funzione, come disse il Croce, teoretica, non ha quello scopo banalmente pratico ch'è il battimano, e perciò nessuno scrupolo di leggi esteriori gli può togliere di attuare le sue rappresentazioni come una speciale natura creatrice richiede. Si vede così come la questione del vocabolario — come quella della chiarezza, che la involge — non può imporsi ad un artista; la quale chiarezza è abitudine considerarla una qualità tra dentro e fuori di lui, una virtù di adattamento, dirò così, all'ambiente intellettuale in cui l'opera dovrà diffondersi, mentre è qualità intimissima che si attua e si consuma tutta nella fantasia del poeta: il poeta riesce chiaro se chiaro vede perchè allora chiaro esprime — chiaro dunque a sè stesso non ad altrui. Fuori di questo concetto della chiarezza nessun altro, credo, può tenersi sulle ginocchia.

In tal caso, gli elementi di essa chi può numerarli al poeta? il vocabolario (dico quello della Crusca, o il parlato, o quel tanto di vocaboli che ogni lettore sa) è limitazione che egli deve superare, come supera quella che più propriamente chiamano «lingua» pur di arrivare a una espressione più intera: così fece il Pascoli per esempio nel poemetto «Italy» il quale anche con il suo titolo forestiero dice già tanto più che se il vocabolo fosse nostrano.

Il critico dunque ha torto perchè impugna il principio. Nessuno poi nega che possa sotto un tutt'altro aspetto aver ragione; ragione cioè di credere inutile fatica per il lettore l'andar braccando sui vocabolari, o sui prontuari offerti dal poeta, significati di vocaboli ignoti, quando questi, invece di rappresentare, restino elementi informi. E al Pascoli avviene d'innamorarsi del vocabolo più di qualche volta, come capita al D'Annunzio, come capitò al Giusti e... non andiamo più indietro, per carità! Occorrono per esempio i prontuari

per il seguente passo che prendo dai Poemi Conviviali e dedico agli ammiragli italiani:

Ei dalla scassa l'albero d'abete
levò, lo scongegnò dentro la mastra,
e con drizze di cuoio alzò la vela,
ben torto, e saldi avvinse alle caviglie
di prua gli stragli, ma di poppa i bracci.

Qui i vocaboli se suonano non esprimono — il poeta poteva risparmiare i termini nautici e il passo conditone, per suo meglio e per nostro. Ma l'abuso di una facoltà non può provare contro l'uso di essa legittimo; chi non capisce o non ha pazienza, peggio per lui: l'arte non è e non dev'essere un mezzo facile e divertente per passare le ore, come il giuoco dell'oca.

Un'altra accusa che si riattacca alla precedente fanno ancora al Pascoli: pronto a crearsi un vocabolario per conto proprio, e dovrebbe parerci un gran signore, lo si coglie poi (osservano) a ripetere con insistenza una certa serie di idee e quindi di vocaboli. C'è dunque chi ha fatto il computo delle « ombre » ed « orme » dei « sogni; palpiti; brividi; triti » che si trovano nei versi di lui? Gente che ha buon tempo. In egual modo si potrebbe andar cercando nei Salmi, che di poesia possono dar lezione a parecchi, quante volte vi si nomini o « Deus » o « justitia » o « misericordia » o « peccator » o che so io con l'intento di dare a David re patente di stenterello; e quante volte nell'Iliade s'incontri o il « podas ocys » o il « glaucopis » o il « leucolenos », e quante nel Decamerone siano ripetuti nomi di cose galeote come l'autore di esso e così via: si mostrerebbe cioè d'ignorare un fatto psichico elementarissimo che ogni opera, presentando un certo ordine d'idee, porta seco il relativo ordine dei vocaboli essenziali, e gli uni e le altre vi capitano più spesso, resi, come sono, elementi essenziali di quel dato modo di arte.

*
* *

Torno alla georgica. Dicevo che Virgilio concepisce la vita di campagna come una vera lotta per l'esistenza, mancando quindi totalmente in essa il sentimento di affetto sotto qualunque forma; l'uomo duro ed avaro non vede attorno a sè che nemici, nella terra ritrosa al frutto, nella semente che degenera caparbia, nelle parassitarie che allignano prospere a suo dispetto tra i frumenti, negli uccelli che gl'insidiano i ricolti, negli assilli, nei serpenti, nelle pesti che gli minacciano, gli tormentano, gli distruggono greggi ed armenti. S'indovina ormai un'altra capitale differenza tra questa georgica e la pascoliana: nella pascoliana insomma do-

mina quella ch'io ho altrove chiamata la « concezione eucaristica » della campagna. Chi con tutto ciò che Virgilio descrive in quattro libri, escluso qualche momento solitario, chi si sente attratto a vivere nella campagna? un'impressione intensa di vita ma di vita dolorosa ce ne dissuade e le lodi che il poeta ne fa, con le loro tinte tradizionali, coi loro qua e là non sinceri richiami all'età saturnia, hanno, più che altro, il valore di un gabellamento. Se ho da farmi campagna, opto senz'altro per il Pascoli. Il Pascoli ha distrutto dal suo mondo la lotta sostituendovi la concordia fra tutti gli esseri razionali ed irrazionali: la terra è buona, di una bontà quasi materna, e il contadino tutto innamorato del suo campo, del suo grano, del suo vino, del suo olio, quando la nomina lo fa con tenerezza riconoscente — non è più il nemico ma il marito:

ch'io pur ti sono florido marito,
o bruna terra obbediente, che ami
chi ti piagò col vomere brunito.

Egli gode, per essa, di un benessere oltre cui non va il suo desiderio:

— vino ho nel tino, olio nel coppo! —

può esclamare esultando, e questo benessere lo rende appunto netto di quella avidità che abbrutisce l'« arator » virgiliano; la siepe, con gentile pensiero, egli fa servire per dar

ricetto ai nidi e pascolo agli sciami

e per dissetare co' suoi chicchi il passeggero; nella moderazione dei desideri, cava la letizia dalla sua stessa povertà:

crebbi famiglia a mano a mano
più lieto sempre e non più ricco mai;

e l'animo modesto lo rende gentile di ospite vivanda al figliuolo dell'amico:

ciò che avanza per sei basta per sette...
bevi il mio vino e siedì tra' miei cari!

Si sente in ogni poesia che tutte le creature sono fatte per amarsi e per giovarsi scambievolmente; l'anima candida di Rosa deplora la caccia agli uccelli; l'ulivo non deve piantarsi solo per l'uomo: piantate e raccogliete

la bacca ch'è cibo e ch'è luce

ma « che alcuna ne resti »

pel tordo sassello...

Nella pace che viene dall'obbedienza amorosa della terra, dal favore delle piogge cadute quando attese, il contadino mena la sua vita fra le gioie del raccolto che possiede e le

speranze non mentitrici di quello che verrà, in mezzo a una moglie saggia e figliuoli belli ed operosi. Entro questo ambiente si intravede il formarsi di una nuova famiglia che perpetui la patriarcalità della casa: Rosa, la figlia maggiore del capoccio, ama un bravo cacciatore e n'è riamata. Niente di arcadico, in questo amore — cioè niente di quel convenzionalismo che da Virgilio, attraverso i bucolici nostrani del quattro e cinque cento si trasmise al seicento e di qui all'Arcadia nostrana... ed estera, rimanendo co' suoi difetti d'origine anche nel Gessner che pure parve una fenice e si meritò le gioiose versioni di un rinomato cavaliere italiano. Non si tratta di pastori e pastorelle, si tratta d'un amore realissimo quale può nascer oggidi fra due giovani campagnuoli, e tuttavia casto (che non guasta) come quello di Renzo e Lucia — senza che, di Lucia, Rosa senta l'indole fredda e quasi monastica.

Tutto questo modo d'intuire la vita di campagna è dunque squisitamente eucaristico e perciò ottimistico, onde quell'attrattiva irresistibile che la campagna pascoliana, come sito e come vita, esercita sui nostri spiriti e la differenza profonda di questo sentimento da quello che suscita la georgica virgiliana. E si noti: fuori dello speciale poema in cui più propriamente si svolge la vita di una famiglia agricola, c'è qualche rappresentazione affettivamente differente: «Italy», per esempio, è tutto triste, rappresenta miserie e dolori di emigranti; qua e là c'è il tono accorato pessimistico del poeta stesso; numerosi vi sono i morti e i cimiteri... eppure in questa campagna non ci si trova male, eppure la si ama, tanta serenità, tanta pace si trova ancora sui volti che pure recano le stimmie della sventura! tanto l'amore alletta con la sua voce e con i suoi moniti a questa vita e a questi siti. L'amore vera nota individuante del nostro poeta.

*
* * *

Ma dunque è più vera la campagna virgiliana o quella del Pascoli? Giova, non ostante tutto quello che ne ho detto, proporre la questione per non lasciare correre errore sul conto del nostro: una terra che obbedisce e un'atmosfera che compiace; un contadino che raccoglie regolarmente bene ed ha tutti i connotati del galantuomo; una massaia modello; un amore puro, a così dire, come il battesimo, possono a molti parer elementi di idealismo e ad alcuni anche di una vera arcadia trapiantata nel contado lucchese del nostro tempo — tutti possono obiettare: la campagna non è così. La campagna può essere e non essere così, io rispondo;

ci possono essere ancora i contadini virgiliani avari e doloranti; anche nel Pascoli ci sono quelli che maledicono:

escono, poi fuggono, poi: — sii male...

sia, cioè, maledetta l'Italia — eccovi del realismo; ma niente impedisce di credere che ci sia, viceversa, un capoccio benedicente. Ci può essere, e il Pascoli la ricorda,

l'annata trista e tribolata,

ma ci sono anche le annate buone che mettono l'allegria; ci sono certo molti amori sconci fra i villani, dei quali non parlano le muse al poeta verecondo:

casta placent superis!

ma niente proibisce a lui di rievocarci un amor puro, senza ch'esso per ciò diventi una rifrittura romantica. Tra due possibili il poeta è padrone di scegliere uno piuttosto che l'altro; se non che quello che si suppone meno possibile dei due si suol chiamare, senza troppa ragione, idealismo e il poeta che lo preferisce diventa poeta idealista.

Noi non possiamo giudicare il valore di un poeta alla stregua di questa distinzione empirica fra realismo e idealismo con una tacita ma evidente tendenza a favorire il primo, ciò che ci porterebbe probabilmente sotto certi aspetti a concludere: Virgilio ha ragione e Pascoli ha torto. No: essi hanno tutti due ragione nello stesso modo quando fanno arte e torto tutti e due in ogni altro caso. Realismo e idealismo, esistenti in vero come concetti, non hanno, rispetto alla fantasia creatrice, alcun valore: il Farinata dantesco può non essere un Farinata storico, ma esso resta una concezione artistica realissima, pur se uno storico pontando il piede sopra montagne di documenti riesca a dimostrare che è una costruzione «ideale» del poeta, cioè non rispondente alla realtà del vincitore di Monteaperti; così posso credere che certi elementi della georgica pascoliana non rispondano alla realtà oggettiva, ma poi nella intuizione del poeta li trovo tutti d'una irrefrenabile realtà. Concesso dunque a chicchessia di pensare e affermare l'«idealismo» pascoliano, purchè non intenda con ciò di negarne il valore artistico, purchè conceda alla sua volta che tale idealismo (così chiamato confrontandolo con una data formazione storico-sociale ch'è il contadino contemporaneo) è, come intuizione estetica, realissimo, cioè ha tutta la vita della realtà. Questo che noi chiamiamo idealismo non è dunque se non il modo particolare con cui la fantasia del poeta modifica il suo oggetto: tale fantasia è, in arte, la sola e vera realtà; la georgica non è fuori di lei, ma in lei, e per essa, irreale è appunto

anche ciò che, chiamato da noi reale, non le si presenta come esprimibile.

Al Pascoli, per esempio, non sono esprimibili la violenza, la bassezza, la sconcezza di qualunque specie — tutto ciò per lui è irreal; sono esprimibili invece la gentilezza, la castità, la bontà mansueta ed umile — ed ecco il suo reale; anche, ecco la sua georgica.

Portiamo qualche esempio. Se idealismo significa rappresentare le cose pulite invece che le immondizie, eccovi dunque dell'idealismo:

Mamma coglie, con qualche sua parola,
i suoi mazzetti, e voi sul greppo liete
stirate le schioccanti ampie lenzuola.

Ripasserete il tutto e riporrete,
troppo per l'ago e poco pel bisogno,
dentro il comune canteral d'abete;

dove poi dorme, e sempre vede in sogno
la soave domenica, piegato
in odore di spigo e di cotogno...

Sicuro che tra le cose reali c'è anche i panni sudici, ma per il Pascoli essi non sono una realtà, per lui la realtà è il bucato e bisogna concedere... che non è di pessimo gusto. Perché dunque non rappresentarci lo sporco? perchè, rispondo, non lo vede, nè più nè meno — cioè perchè per lui non esiste. In decine di figurine puerili ch'egli vi mostra, trovate mai nè dei capelli arruffati, nè dei nasetti mocciosi, nè dei vestiti con zacchere o brandelli? Degli scalzi sì:

solo ai piedini provati dal rovo
porti la pelle de' tuoi piedini;

ma non sporchi — e quanto al vestito, esso è nuovo:

o Valentino « vestito di nuovo ».

E dei deformi ne trovate? e dei brutti ceffi e delle facce da patibolo? di tutte queste « realtà » ve ne dà alcuna il poeta che con un miracolo di penetrazione ha tolto dall'inosservato le sue psichi di nonne, di mamme, di fanciulli? di queste « realtà » che il D'Annunzio, per esempio, coglie ad ogni svolto di strada? Nessuna poich'egli è, come ogni artista, l'Argo bendato, perchè il reale non lo ha fuori ma dentro di lui e quel reale che noi gli opponiamo e gli apponiamo (mi ripeto) per lui non esiste.

Con ciò riesce psicologicamente dimostrato che un amore al Pascoli doveva presentarsi in forma affettiva omogenea alla sua fantasia, un amore che non fosse passione ma, a così esprimerci, affezione; perchè l'agitato, il violento ch'è l'essenza della passione, il sensuale che ne è l'esplicazione più ovvia, non entrano assolutamente nel do-

minio dov'egli domina, non cadono, si direbbe, sotto la visuale della sua arte.

Ci sono invece tutti gli elementi costitutivi, già ampiamente esaminati, dell'arte pascoliana. Anche l'amore qui è fatto di silenzio; si rivela nella tranquilla ombra del sogno mentre cade la piovra:

e Rosa rifù sola.

Pensava i licci della tela, il grano
della sementa, il cacciatore.... e Rosa
lo ricercava. Dove mai? Lontano.

In una reggia. E risognò... Che cosa?

La sorellina minore, Viola, dorme « pascendo i timi giù per la Pianaccia »;

ma gli occhi aperti, Rosa, la sorella
bionda, teneva. Ella tra sè romita
faceva e disfaceva una mannella.

Sembravano un veloce aspro le dita
silenziose. Enrico s'era fatto
più presso: Ed ora, sola è la mia vita!

S'udiva solo quel parlare. Un gatto
ronfava. La lucerna ora dimessa

sfriggeva, ora guizzava alto d'un tratto,
come in un sogno: chè dormiva anch'essa.

Ci si vede interamente anche quel disegnare a rilievo che dicevo, perchè senza quasi parlarne, senza mai nominarlo, questo amore, il poeta ce lo fa vedere in tutto il suo sviluppo; le scene amorose si compendiano in due frasi:

.... Ed ora sola è la mia vita! —

S'udiva solo quel parlare. Un gatto
ronfava....

Un fuggevole accenno, una forma interrogativa, dei puntini (che hanno anche il loro valore) spiegano un intero stato psichico di questi personaggi:

... e Rosa

lo ricercava. Dove mai? Lontano.

In una reggia. E risognò... Che cosa?

È il cuore che veglia nel sonno e riconduce alla fantasia il motivo prediletto; la fanciulla che non ha ancora pronunziato un « ti amo », sogna tutta notte tutto ciò che il giovane cacciatore ha raccontato al mezzodì: senza che il poeta lo dica, si sente nell'animo di lei cotesto

amor che appena nato
già grande vola e già trionfa armato.

Per quell'idealismo riconosciutogli, da ultimo, si spiega anche l'atteggiamento del poeta di fronte alla religione. La sua Romagna ereditariamente repubblicana ed anticlericale non ha voluto sentire all'unisono con la propria, la voce del

Pascoli. Come altri poeti hanno istituito la Chiesa soltanto come una bottega con relativi «prezzi di fabbrica» e nelle orecchie hanno avuto solo «raglio» di salmi, e sotto il naso puzze di smoccolatoio, così il Pascoli che sente la realtà del suo passato, cioè della sua fanciullezza, ch'è più vicino, molto più vicino (com'egli afferma) a sè fanciullo che non a sè uomo maturo, dà della Chiesa quella figurazione che più è normale ed omogenea a questa età in cui ognuno di noi ha fatto (i fanciulloni d'oggi non se ne degnano) l'abatino nella sua chiesuola. Ritorna perciò in lui l'indirizzo etico romantico puro: Padre Cristoforo senza don Abbondio; le cose tutte gli appaiono nell'aspetto di venerabilità che le fa amare — le campane invitano dolcemente alla Messa:

la squilla sonava l'entrata.

Diceva con voce affrettata:

Non entri? non entri? perchè?

C'è un rito con fiori, con ceri,
con fiocchi d'incenso leggieri...

Ridiventano cose belle e buone i fiori, l'incenso, i ceri; «buon odor di cera» è quello che per Olindo Guerrini sarebbe appunto puzze di moccoli; il prete che fa nei «Postuma» il bottegaio e in «Nuova Polemica» raglia salmi,

è un vecchio che mormora stanco
con tutto un suo tremolio bianco
parole di felicità...

L'ombra mite della Chiesa accoglie l'immagine della madre pia:

la panca vedrai dove un giorno
veniva coi piccoli intorno
tua mamma: venivi anche tu...;

e invita, pietosa, promettendo con irresistibilità dei ricordi la gioia del pianto:

ma il piangere è buono, lo sai!

Tutto ciò gli anticlericali chiamano «idealismo», come i credenti possono chiamare «idealismo» le rappresentazioni stecchettiane, e avrebbero anzi hanno torto gli uni e gli altri poichè e l'uno e l'altro poeta è sincero — sincero, intendendo, nel rispetto estetico, cioè soggettivamente, non nel rispetto logico e storico sotto il quale possono anche aver torto, per esclusione di fatti tutti due.

Dagli accenni sparsi qua e là nel presente lavoro sui sentimenti di perdono propri al poeta ed a' suoi morti, sullo spirito eucaristico, nel senso etimologico e in parte cristiano del vocabolo, che anima dall'uomo al bruco, dal castagno al lumicino, tutti gli esseri del suo mondo, sui suoi atteggiamenti di fronte alla Chiesa, veniamo naturalmente con-

dotti a domandarci quale sia il «pensiero» di lui. Non occorre spiegare il senso in cui tale vocabolo si prende — basta ricordare che non va confuso con l'arte, che può essere cioè considerato nel poeta indipendentemente dall'espressione; bisogna invece aggiungere che in questo lavoro lo si esamina appunto per rilevare la espressione artistica cui ha servito.

Della vita e quindi del mondo che concetto ha il nostro? è pessimista od ottimista? A Maurizio Muret pare, senza dubbio, un pessimista, che non solo continua, ma completa il Leopardi: vigorosi, egli osserva, e sani ambidue questi pessimisti, ma più quello del Pascoli. — Se non che dove il Pascoli attribuisce spesso al dolore un'alta funzione individuale e sociale e riconosce quindi nell'uomo una finalità etica, tutto il sistema leopardiano è appunto nel togliere alla vita la finalità. Il critico francese ha avuto, secondo me, un gran torto — quello di voler premere il pensiero del poeta nello strettoio della formula: come è possibile trovare nel Pascoli tutto e solo pessimismo, se, per portare un solo argomento di fatto, la sua georgica è un inno continuo ed un invito alla vita? Capisco invece il Cian, il quale, pur attribuendogli una visione ottimistica, avverte che taluna volta gli balza dal petto l'onda amara di un grave pessimismo.

Molto meglio davvero. Il Muret sbaglia appunto fin da principio, attribuendo al Pascoli «intuito filosofico pari all'ingegno poetico», che è un far torto al poeta. Ch'egli abbia molti, e talvolta anche troppi, aforismi, non si può negare, ma gli aforismi non formano il filosofo e povero poeta, se la sua facoltà creatrice non superasse i suoi raziocini! Si provi l'illustre critico a raccoglierne i concetti e a metterli in prosa per vedere a che si riducano; oltre i versi ne legga le prefazioni che in ciascun volume li commentano e vedrà ancor meglio come si rivela la loro pochezza; e poi legga qualche altra prefazione, per esempio quella alle due antologie scolastiche e legga i discorsi per Mons. Bonomelli e per la Dante Alighieri, e racimoli diligentemente qua e là, si troverà sempre con quel certo numero che torna e non muta. Concetti pochini e non nuovi e tutt'altro che coerenti in un organismo logico, tanto poco si può parlare d'«intelligence philosophique»! E non sono coerenti appunto perchè, come poeta, il Pascoli ha colto sè medesimo sotto impressioni non diverse solo, ma opposte. La sua unica coerenza è quella estetica; non è un logico, ma un sincero.

Vediamo. La sua vita?

la vita

che tu mi desti — o madre, tu! — non l'amo!

questo in un sonetto della collana « colloquio »; in un altro della stessa:

ma sì: la vita mia — non piangere, ora
non è poi tanto sola e tanto nera.

La coerenza qui è nel sentimento, non nel concetto. E la vita umana?

Ben fa chi fa — sol chi non fa, fa male:

ecco un'affermazione ottimistica a cui è lucido commento tutta la georgica con la sua giocondità; ma la concezione risolutamente negativa contengono molti altri componimenti: il « Bordone », la « Felicità », l'« Ultimo Viaggio », i quali non tanto dimostrano quanto fanno sentire l'inutilità della vita con un accoramento così profondo in certi punti da trovarsi appena in Leopardi. Sicchè niente di definitivo; non concetti, ma sentimenti anche qui — sorrisi e sospiri egualmente sentiti: incoerenze coerenti. E la verità?

sosta... Trovò? Non gemono le porte
più: tutto oscilla in un silenzio austero.
Legge?... Un istante; e volta le contorte
pagine, e torna ad inseguire il vero.

Questo lettore, questo scettico, è l'uomo

che sfoglia, avanti indietro, indietro avanti,
sotto le stelle, il libro del mistero.

E di mistero egli, il poeta, parla sovente presentandolo con forte intuizione, come alcun che sensibile fatto di ombra e di silenzio (i soliti elementi pascoliani):

pensate a l'ombra del destino ignoto
che ne circonda ed a' silenzi cupi
che regnano oltre il breve suon il moto
vostro e il fragore della vostra guerra.
ronzio d'un'ape dentro il bugno vuoto...

D'altra parte egli crede — crede nella scienza e nelle sue conclusioni, in poche o in molte, non importa, ma ci crede; e i suoi stessi atteggiamenti di umiltà dinanzi al cosmo infinito sono, filosoficamente s'intende, identici a quelli di un pensatore, mettiamo, positivista ch'è sicuro di essere atomo impercettibile, quantità trascurabile nell'universo: egli raffigura l'umanità in una famiglia di formiche che si trova a caso sopra un ciocco, inconscia del tutto, ignota al tutto e che si sfa senza che il mondo nemmeno se ne addia — con che, dell'universo e della vita è già data una spiegazione. Uno scetticismo dunque ed una fede.

Torniamo un po' indietro: concetto fondamentale nel

pensiero del Pascoli è certamente il bene; se c'è vocabolo sempre presente nella sua poesia e nel nostro cuore leggendola, esso è proprio l'aggettivo « buono »; ma cotesto concetto da quale altro logicamente dipende e scaturisce? — dov'è la logica dell'etica? L'uomo sappiamo,

sfoglia avanti indietro, indietro avanti

il libro del mistero e la verità non si raggiunge; l'aggettivo « buono » non è figlio del pensiero ma del cuore e dove pare di poterlo renderlo razionale con un argomento, questo ci vanisce in sentimento; perchè in fatto si dovrebbe esser buoni? ecco un gran perchè, se non tutto il perchè:

sulla prona terra
troppo è il mistero e solo chi procaccia
d'aver compagni in suo timor non erra;

insomma la paura. Il mistero è il babau dell'anima umana, di questo

fanciulletto mesto
nostro buono malato fanciulletto...

Ho adoperato apposta il vocabolo « babau » perchè serve a fissare il sentimento fanciullesco del poeta che anche qui è immensamente più vicino a sè fanciullo che non a sè uomo. Anima e umanità, si noti, tornano spesso figurate in questo atteggiamento: « i due fanciulli » e « i due orfani » si amano e si sentono « buoni » per la paura, ch'è buio, ch'è mistero:

via via fece più grosse onde e più rare
il lor singhiozzo, per non so che nero
che nel silenzio si sentia passare.

Il « non so che nero » è la paura conciliatrice di bontà; torna la madre

« e buoni oltre il costume »
dormir li vide l'uno all'altro stretto;

così i due orfani nel loro lettuccio avvolto dalle tenebre si dicono, temendo,

stammi vicino: stiamo in pace: buoni:

— uomini! — ammonisce il poeta uscendo dal simbolo,

solo chi procaccia
d'aver compagni in suo timor non erra.

Si, concludendo: pace e bontà per ovviare alla paura.

Emilio Zanette.

(Continuazione e fine al prossimo fascicolo).

MERCURE DE FRANCE

PARIS - 26, rue de Condé - PARIS

SEIZIÈME ANNÉE - Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois - SEIZIÈME ANNÉE

Directeur: *Alfred Vallette*

LA RENOVATION ESTHETIQUE

(Deuxième année)

SEULE REVUE D'ART RÉDIGÉE PAR DES PEINTRES

Paraissant le premier de chaque mois sur 56 pages imprimées
avec luxe, formant par an deux magnifiques volumes de 336 pages.

ABONNEMENT: France et Etranger, 10 francs par an

12, RUE CORTOT, PARIS (XVIII^e).

LA TOISON D'OR

2^e ANNÉE

ON SOUSCRIT à la Redaction: MOSCOU, *Norvinsky boulevard, maison Rogojine*; PARIS, *Union des artistes russes, 25, boulevard Montparnasse, H. FLOURY, Boulevard des Capucines, HACHETTE, 79, Boulevard St. Germain.*

Le prix d'abonnement pour l'étranger: 55 francs.

Prix du numéro: 6 fr.s

Le Directeur: NICOLAS RIABOUCHINSKY.

ROMÂNUL

POLITIC-LITERAR-RELIGIOS

REDACTIA si ADMINISTRATIA:

STRADA LUCACI, N. 10 - BUCAREST.

LE CENSEUR

Politique & Littéraire

Directeur: J.-ERNEST CHARLES

43, Rue des Belles-Feuilles, PARIS

ABONNEMENT: 10 FRANCS.

LES MARGES

Gazette Littéraire

publiée par M. EUGÈNE MONTFORT

Le numéro ordinaire: 0 fr. 50 - L'abonnement à 6 numéros: 3 francs

Le premier volume est en vente aux prix de 5 francs.

5, Rue Chaptal, PARIS (IX^e)

VERS ET PROSE

PARIS - 18, Rue Boissonade

Directeur: *Paul Fort*

LE BEFFROI

NOUVELLE SÉRIE (8^e ANNÉE)

ART ET LITTÉRATURE MODERNES

Revue du Nord de la France & de la Belgique

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

LÉON BOCQUET, Directeur - Rue de la Rondelle, 4 - ROUBAIX

LA BALANCE

(VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1907. - QUATRIÈME ANNÉE

Prix d'abonnement pour l'Union Postale: 18 fr. par an.

Directeur: SERGE POLIAKOFF.

Bureaux: Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23.

LA RASSEGNA LATINA

DIRETTORE: MARIO MARIA MARTINI

GENOVA - SALITA S. GIROLAMO, 2

ANTÉE

Revue Mensuelle editée par ARTHUR HERBERT

Porte Sainte-Chatherine - BRUGES

ABONNEMENT: 6 FRANCS.

RENACIMIENTO

Director: G. MARTINEZ SIERRA

Velasquez, 76 - MADRID

SOCIÉTÉ DU "MERCURE DE FRANCE", - Editeur - PARIS

Prezzo del presente fascicolo L. 3.



LE ROI BOMBANCE

tragédie satirique de F. T. MARINETTI